This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

73 b 16 (?/ A.)

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Taylor Institution.

Vercruysse, Bibliographie d'Holbach 1971.

1776 B1

in fact by Robert Challes

see Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 209

Guibert peintre en miniature

73 G. 16

LE
MILITAIRE
PHILOSOPHE.

LE
MILITAIRE PHILOSOPHE
OU
DIFFICULTÉS
SUR LA
RELIGION
proposées au
R. P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.

Par un ancien Officier.

Mr. Naigeon

LONDRES

MDCCLXXVI.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
4 - APR. 1927

TABLE DES MATIERES.

Avertissement. 1
Introduction. 2

CHAPITRE I.

Contenant l'exposition des raisons qui ont servi à dessiller les yeux de l'Auteur. 9

CHAPITRE II.

Examen général des religions factices. 39

CHAPITRE III.

Premiere vérité. Chacun est libre en matiere de religion. La religion est une chose personnelle. 44

CHAPITRE IV.

Seconde vérité. Qu'on doit examiner sa religion & en juger par soi-même. 50

CHAPITRE V.

Troisieme vérité. Il faut être dégagé d'intérêt quand on examine sa religion ou tel autre fait que ce soit. 55

TABLE.

CHAPITRE VI.

Quatrieme vérité. Que la raison humaine est capable de découvrir la vérité, & que tout homme est obligé d'en faire usage particulierement en matiere de religion. 61

CHAPITRE VII.

Cinquieme vérité. C'est faire injure à Dieu, & donner atteinte à l'idée de l'Etre infiniment parfait, que de calomnier la raison & de la représenter comme un guide incertain & trompeur. 66

CHAPITRE VIII.

Sixieme vérité. Dieu nous a instruits clairement de ses volontés; il ne peut punir que des crimes libres; il n'a point d'interpretes ou de ministres; aucun livre n'est son ouvrage. 72

CHAPITRE IX.

Septieme vérité. Qu'on est obligé d'abandonner sa religion quand on la trouve mauvaise. 79

CHAPITRE X.

Huitieme vérité. Aucune religion ne peut établir ses faits avec certitude, pas même avec vraisemblance. 84

CHAPITRE XI.

Neuvieme vérité. Il faudroit à chaque religion une suite continuelle & actuelle de miracles incontestables. 89

CHAPITRE XII.

Dixieme vérité. On court risque d'être dans l'erreur, quelque religion qu'on suive. 99

CHAPITRE XIII.

Onzieme vérité. Toutes les religions ne se donnent elles-mêmes que pour incertaines. 103

CHAPITRE XIV.

Douzieme vérité. Aucune religion factice ne peut exiger une véritable croyance. 115

CHAPITRE XV.

Treizieme vérité. Des Livres, des Discours, ne ſont pas des moyens dont Dieu ait pu ſe ſervir pour inſtruire les hommes. 124

CHAPITRE XVI.

Quatorzieme vérité. Des religions établies ſur des Livres & des Discours ne viennent point de Dieu. 128

CHAPITRE XVII.

Quinzieme vérité. Toutes les religions factices ſont fauſſes. 130

CHAPITRE XVIII.

Seizieme vérité. Un fait quelconque fondé ſur un grand nombre de preuves conteſtables ne peut acquérir force de démonſtration. . . . 141

CHAPITRE XIX.

Dix-ſeptieme vérité. Perſonne n'eſt obligé d'embraſſer quelque religion que ce ſoit. 142

CHAPITRE XX.

Dix-huitieme vérité. Toute religion factice eſt contraire à la Morale ou lui eſt totalement inutile. . . . 152

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage que l'on donne au public existoit depuis fort longtemps en manuscrit dans les Bibliotheques de plusieurs curieux ; il paroît maintenant imprimé pour la premiere fois d'après une copie prise sur un manuscrit très-correct, provenant de l'inventaire de feu M. le Comte de Vence.

Quant à l'Auteur de ce traité, on ne sait rien de plus sur son compte que ce qu'il en apprend lui-même, c'est-à-dire qu'il paroît avoir suivi la profession des armes, avoir beaucoup voyagé, enfin avoir profondément médité le sujet dont il parle. On ignore si le Pere Malebranche a répondu aux difficultés qui lui sont ici proposées ; il eût été bien à desirer qu'un si grand Philosophe les eût levées ; ce qu'il eût fait, sans doute, de la maniere la plus solide & la plus satisfaisante.

Si le public sembloit goûter le travail de cet Auteur, on pourroit par la suite lui présenter l'Ouvrage sur la Morale qu'il annonce à la fin de celui-ci, dans lequel l'Auteur développe les principes établis dans son vingtieme & dernier Chapitre.

DIFFICULTÉS SUR LA RELIGION

Proposées au Pere Malebranche.

INTRODUCTION.

Mon Reverend Pere.

Je n'ai ni la témérité ni l'indiscrétion de vous demander la permission de vous entretenir, ou de vous proposer de vive voix mes difficultés sur la Religion : ce seroit vous faire perdre des momens précieux que vous pouvez employer plus utilement pour vous-même & pour les autres, & qu'on accorde toujours difficilement à un inconnu. Mais j'ose au moins espérer que vous voudrez bien jetter les yeux sur cet écrit, où j'ai rassemblé, avec plus d'ordre & de méthode qu'on n'en peut mettre dans la conver-

sation la plus suivie, toutes mes objections contre le Christianisme; elles sont le fruit & le résultat de mes méditations; & peut-être ne sont-elles pas tout-à-fait indignes de votre examen. Il seroit, je crois, superflu de vous prévenir sur la foiblesse & l'incorrection de mon style, ainsi que sur mon peu d'érudition: le mêtier que je fais ne m'a pas permis de faire de grands progrès dans les lettres; mais un philosophe, tel que le Pere Malebranche, ne méprisera pas la vérité pour être exposée sans éloquence & sans art par un militaire franc & sincere.

A l'égard des livres qu'on a déjà publiés sur cette matiere, tels que ceux de Spinosa, de Hobbes, &c. je puis vous assurer que je n'en connois aucun. Si dans le cours de cet ouvrage il m'arrive quelquefois de me rencontrer dans quelques-unes de mes idées avec ces auteurs célebres, ce sera l'effet pur du hazard. Le peu d'études que j'ai faites en ce genre n'a pû que faire naître quelques-unes de mes réflexions; & je n'en emploierai aucunes de celles que je puis avoir acquises par la lecture ou par la conversation. Ce n'est pas toutefois que je prétende ne rien dire que de neuf; au contraire, je suis persuadé que la plus

grande partie de mon ouvrage a été dite ou pensée par d'autres: mais je n'ai rien appris d'eux. La plupart des difficultés que vous allez trouver ici se sont présentées, pour ainsi dire, d'elles-mêmes à mon esprit; les autres sont le fruit de mes réflexions sérieuses sur cette matiere importante.

Au reste, quoique tout ce que je vais dire me paroisse solide, je souhaite de tout mon cœur d'en voir la réfutation. Je dis plus, si vous pouvez, mon Révérend Pere, mettre seulement les choses en équilibre, & me donner des raisons capables de balancer les miennes, quoiqu'elles ne les détruisent pas tout-à-fait, la force de l'éducation, jointe à la haute opinion que j'ai de vos lumieres, me ramenera sous le joug de la Religion Chrétienne. Mais je ne me payerai pas de bruits populaires, de déclamations, d'autorités, d'allégories, ni d'autres preuves de Catéchistes & de Missionnaires.

Cette déclaration, mon Révérend Pere, est d'autant plus nécessaire, qu'en matiere de Religion on met tout en usage pour terrasser son adversaire: & puisque vous avez soutenu que *l'on ne pouvait s'assurer de la réalité des corps que par l'Ecriture sainte*, puisque vous avez

trouvé Jésus-Christ ressuscité glorieusement dans une fourmi devenue papillon; puisque vous avez apporté, comme une preuve de la vérité des dogmes qu'on nous enseigne, le consentement de tant de personnes à ces choses incroyables, contradictoires & inaccessibles à la raison; de quoi ne sera point capable votre grand génie pour soutenir une telle cause?

Les préjugés dont on a été imbu dès l'enfance, & l'inhabitude de réflechir sur certains objets, font qu'on se contente d'une infinité de preuves qui ne soutiendroient pas un examen froid & impartial: ce qui a quelque fausse apparence de solidité, sur-tout en matiere de Religion, est une conviction pour la plupart des hommes: on trouve vraisemblable ce qui paroît ridicule à toute personne dégagée de prévention. Vous êtes, mon R. P. un exemple frappant de ce que j'avance; & cette foiblesse, ou cette espece d'aveuglement volontaire sur les absurdités de votre Religion, vous est commune avec tant de grands hommes, bons raisonneurs sur toute autre matiere, que votre réputation ne court aucun risque pour cela.

Je sais que la plupart des Théologiens ont coutume d'attribuer à l'esprit de libertinage & à la corruption du cœur les efforts des incrédules pour ruiner le Christianisme ; mais, c'est un misérable lieu commun, dont vous ne ferez sûrement point usage. Vous avez trop de pénétration pour ne pas sentir la foiblesse de pareilles armes : car, outre que chaque Religion peut faire le même reproche à l'autre, que les Juifs peuvent dire aux Chrétiens qu'ils ont refusé d'embrasser le judaïsme pour éviter la circoncision, pour manger de toutes sortes de viandes &c. pour que ces argumens eussent quelque solidité, il faudroit que les sectateurs d'une Religion factice fussent meilleurs & plus honnêtes gens que les Sauvages & que les Philosophes. Eh ! quelle différence, bon Dieu !

J'appelle *Religions factices* toutes celles qui sont inventées par des hommes, qui sont établies sur des faits, qui reconnoissent d'autres principes que ceux de la nature & de la raison, & d'autres loix que celles de la conscience. Ce ne sont point les scélérats, les tyrans, les exacteurs, les traîtres, les assassins, les empoisonneurs, qui se révoltent contre

les Religions; ils en ont les mêmes ſentimens que la plupart des hommes; ils ſont même aſſez communément dévots jusqu'à la ſuperſtition. Ce ſont les gens de bien qui aiment la vertu & l'honneur, qui écoutent leur conſcience & leur raiſon, qui ſe voient avec horreur engagés dans des opinions ridicules & funeſtes.

Je finis en vous avertiſſant, qu'en me diſant ſans érudition j'entends que je n'ai point fait mon unique profeſſion de l'étude comme les ſavants, les critiques & les gens de lettres, qui ſe ſont occupés de recherches pendant toute leur vie: car d'ailleurs j'avoue que je ne ſuis point tout-à-fait dénué de connoiſſances. J'ai lu l'*Ecriture* avec réflexion; j'ai quelque teinture de l'hiſtoire; je ſuis un peu Phyſicien; j'ai quelques connoiſſances des Mathématiques: enſorte que j'entendrai tout ce qui ſera ſolide, quelque abſtrait qu'il puiſſe être.

Il faut encore que je vous ſupplie de n'être pas choqué des termes forts qui pourront peut-être m'échapper en parlant de votre Religion. Je joue un perſonnage libre, indifférent, dégagé de tous les égards politiques; en un mot, je joue le rôle d'un ſauvage, qui n'a l'es-

prit imbu d'aucun préjugé superstitieux. Je me regarde, mon Révérend Pere, comme élevé avec vous dans un désert, sous les yeux d'une Mere muette, sans autre guide que la raison, & sans autre instruction que nos réflexions & méditations.

Après cela, mon Révérend Pere, le scandale n'est point à craindre. Le Pere Malebranche n'est point un esprit foible. Cet écrit ne vous passera point, à moins que vous ne le jugiez digne d'une réponse publique & solemnelle; auquel cas il en faudroit donner une copie fidele avec la réfutation de chaque article; ce que je vous conjure de faire.

Je suis &c.

CHAPITRE I.

Contenant l'exposition des raisons qui ont servi à me dessiller les yeux.

LA premiere chose qui m'ait choqué dans notre religion, c'est la puissance du Pape. Dès ma plus tendre enfance je n'entendois pas lire une Gazette que, lorsqu'on en étoit à ces démêlés si ordinaires entre la Cour de Rome & les Etats Catholiques, je n'entrasse dans une indignation qui auroit mis en poudre & le Pape, & ses clefs, & sa thiare, si j'en avois eu le pouvoir : je ne pouvois comprendre la foiblesse des Souverains, de se faire volontairement les esclaves d'un *Prêtre*, que le dernier des hommes peut mépriser impunément. Il en étoit de-même lorsque j'entendois parler de dispenses de mariages, d'excommunications, de détrônements, d'interdits de Royaumes, &c. Mais quand j'ai vu de prés le faste, l'orgueil, la débauche, la vanité, l'avarice, les intrigues & la politique de cette Cour, autrefois si formidable aux Rois-mêmes, & aujourd'hui si justement méprisée; quand j'ai vu ces annates pour

la collation des bénéfices, ce tarif d'absolutions, (a) ce dogme tant pratiqué d'enfreindre des sermens & de ne tenir aucun compte de sa parole; quand j'ai vu, dis-je, que cette *Sainteté* si révérée étoit souvent le titre d'un vieux Prêtre dont l'esprit & le corps sont également affoiblis, donnant ou refusant tout au gré de l'avarice de sa concubine ou de son neveu; l'étonnement a fait place à la colere.

L'Inquisition, & toutes les violences qu'elle exerce pour soumettre les esprits sous prétexte de religion & pour priver le genre humain de toute liberté, m'a donné ensuite les idées les plus désavantageuses des Prêtres ou du Sacerdoce en général. Mais j'ai été saisi d'horreur, & j'ai senti mon ame se briser, quand j'ai vu les Inquisiteurs pousser la cruauté jusqu'à se faire une fête des exécutions les plus tragiques, & faire brûler vifs en cérémonie des malheureux & des innocents qui ne pensoient pas comme eux sur des articles de pure spéculation. Cependant ces Prêtres sanguinaires traitent de tyrans

(a) C'est ce qu'on appelle *taxe de la Chancellerie Romaine*; on y trouve par leurs noms tous les crimes les plus abominables, avec le taux que doivent payer les criminels pour en être absous.

abominables ceux dont les actes de sévérité étoient certainement plus légitimes. En effet, on qualifie aujourd'hui du nom odieux de *persécuteurs* plusieurs Empereurs Romains qui se sont opposés à l'établissement du Christianisme, & qui ont quelquefois sévi contre les fauteurs de cette pernicieuse superstition. Ils étoient, sans doute, plus excusables que la plupart des Rois Chrétiens: on venoit leur apporter une nouveauté qui mettoit le trouble & la discorde dans leurs Etats, qui rompoit l'unité du Corps politique, qui semoit dans les esprits des doctrines destructives de toute Société civile: au lieu que l'intolérance des Prêtres & des Souverains Chrétiens, qui sont les Ministres de leurs fureurs, est aussi contraire à la saine Politique & à leur propre intérêt qu'à la raison & à l'humanité.

On voit par l'Histoire, que dès que les Chrétiens ont été les maîtres ils ont renoncé aux principes d'humanité & de tolérance qu'ils ne cessoient de prêcher aux Empereurs payens; par des progrès lents, mais successifs, ils ont forcé les Romains à quitter cette religion sous laquelle ils avoient conquis & conservé l'empire de l'univers. Cette religion, direz-vous, étoit fausse: nous examinerons la vôtre,

Quant aux Payens d'à-préſent, quel tort ont-ils de chaſſer de leurs pays des Prêtres ambitieux, cruels, intolérants, qui viennent renverſer des loix & des coutumes ſous leſquelles ils vivent en paix, pour leur en apporter d'autres qui ſemeront la haine & la diſcorde, & les rendront eſclaves d'un millier d'impoſteurs avides.

Je voudrois bien qu'on inſtruisît l'Empereur de la Chine de ce qu'il fait en ſouffrant nos Miſſionnaires: je voudrois qu'on lui apprît ce qui eſt arrivé aux Empereurs Grecs & Allemands; comment on a traité un Roi d'Angleterre & un Comte de Toulouze, & quel a été le ſort des Rois de l'Amérique: je deſirerois qu'on lui fît connoître que rien ne le met à l'abri d'un pareil traitement, ſur lequel il peut infailliblement compter dès que la plus grande partie de ſes ſujets ſera infectée du Papiſme, qui ſoutient que *tout appartient aux juſtes*, & que les ſeuls Papiſtes *ſont juſtes*; que par conſéquent tout leur appartient de plein droit, & qu'ils peuvent s'emparer de tout ce que les autres poſſedent, comme leurs docteurs l'ont écrit & décidé: je voudrois qu'on l'inſtruisît qu'il s'élévera vingt mille Républiques indépendantes dans ſes

Etats, compoſées d'hommes dont les biens & les perſonnes ſeront hors de ſa juriſdiction, pour leſquels il ſera obligé d'avoir plus d'égards & de ménagements qu'ils n'en auront pour lui, qui ſoutiendront hautement qu'ils peuvent le priver de la vie & de l'empire, s'il n'eſt pas de leur opinion ſur toutes les abſurdités qu'ils auront envie de conſacrer dans la tête des hommes; que ces hommes étranges ſe diront exempts de toutes les charges publiques, poſſéderont les plus beaux biens de ſon Royaume, & léveront ſur le peuple le plus d'impôts qu'il leur ſera poſſible, en le laiſſant ſeul chargé de toutes les dépenſes de l'Etat, & lui faiſant ſupporter les riſques & les fatigues de la guerre, tandis que ces ſaints perſonnages paſſeront leur vie à étendre leur pouvoir & leurs privileges, à cabaler dans les cours, ou à ſéduire les femmes & les filles des malheureux qui courront s'expoſer pour leur défenſe. Je voudrois, dis-je, qu'on lui fît ſentir qu'il faudra qu'il ſorte tous les ans des millions de ſon Empire, pour aller à Rome acheter des Bulles d'Evêques & d'Abbés, des diſpenſes de mariage, des abſolutions, des indulgences, &c. enfin que ſi le Pa-

pe, par un esprit de vengeance ou autrement, le déclare ennemi de Dieu, par conséquent déchu de sa couronne, & ses sujets déliés du serment de fidélité qu'ils lui doivent, il sera réduit aux mêmes extrémités que Louïs le Débonnaire, que l'Empereur Henri IV. &c. &c. &c. Il faudroit aussi avertir ses sujets, que ces Prêtres inquiets & turbulents, qui répetent, sans cesse qu'aucun intérêt ne les guide, ne les auront pas plutôt gagnés & abreuvés de leurs fables religieuses, qu'ils demanderont la dixieme partie de leurs revenus, de leurs travaux & de leur industrie; qu'ils ne les marieront que pour de l'argent, & les contraindront à se faire enterrer à grands fraix; qu'ils leur interdiront les choses les plus essentielles & les plus naturelles, afin de leur vendre des dispenses; en un mot, qu'ils leurs enléveront leurs femmes & leurs filles, qu'ils les voleront, les massacreront, sans qu'ils en puissent espérer aucune justice. Mais ces Missionnaires, ces Apôtres de l'erreur & de la superstition, ont tant de bonne foi, qu'ils se garderont bien de prêcher ces vérités. Ils affectent l'humilité, le désintéressement & la soumission, en attendant le moment de se

montrer tels qu'il sont, c'est-à-dire, les plus cruels, les plus fourbes, les plus avares & les plus ambitieux des hommes.

Le faste des Ecclésiastiques en général (qui prouve manifestement que ces mysteres si révérés ne sont que des filets tendus pour pêcher des richesses & des grandeurs) me révolta extrêmement. Ils ont l'impudence, me disois-je, de prêcher la pauvreté, & ils regorgent de biens; l'humilité, & ils foulent aux pieds tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes pour assouvir leur ambition; le désintéressement, & leur cupidité est sans bornes: leur sobriété & leur frugalité paroît au milieu des tables les plus délicates & les plus somptueuses: leur simplicité fait qu'ils habitent des Palais superbes &c. Il ne faut pas une grande sagacité pour voir que des Prêtres de ce caractere sont des fourbes, qui ne croient rien de ce qu'ils enseignent, & qui insultent dans leur ame à la crédulité de ceux qui leur sont soumis.

Je portai après cela mon attention sur toutes ces cérémonies si nombreuses, la plupart empruntées du Paganisme; sur le soin qu'on a de préoccuper l'esprit des enfants, avant qu'ils soient en état

de juger de ce qu'on leur propose de croire; sur ces légendes remplies de miracles ridicules, de suppositions absurdes, de faussetés grossieres, & pourtant approuvées, publiées, prêchées, imprimées & représentées dans les temples; sur la vénération rendue aux reliques que je vis n'être que des os pourris, &c.

Je demande, par exemple, où est la certitude que ces squélettes, qu'on tire des *catacombes*, de ces magazins inépuisables de Rome, soient des corps de martyrs? La vraisemblance, s'il y en a, est-elle proportionnée au risque évident d'idolâtrer si l'on se trompe? Quelle nécessité de courir ce risque sur des canonisations qui n'ont d'autre appui qu'une foi humaine, & qui nous exposent à rendre un culte religieux à des payens ou à des malfaiteurs? Car enfin, quand il y auroit quelque fonds à faire sur la déposition de gens prévenus, ignorants, intéressés, &c. sait-on l'intention de ces prétendus Saints? Les témoins ne peuvent déposer que du fait matériel. Sait-on seulement s'ils ont été baptisés? leur Curé étoit peut-être comme Me. Louïs Goffredy, qui baptisoit au nom du Diable. N'étoient-ils pas Juifs ou Mahométans, comme j'en ai connu en Espa-

gne

gne ; enfin St. Paul dit lui-même *qu'il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, qu'il ne se sent coupable de rien, & cependant qu'il n'est pas justifié.* Le Pape connoît-il les mérites & les dispositions de Jean de (*a*) Capistran, tandis que Saint Paul ne savoit pas les siens propres ?

Avouez-le, mon R. P., ces Canonisations ne sont autre chose qu'un moyen de se donner un grand relief, & de payer en fumée des services très-réels, aux dépens du véritable culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Que peut-on inventer de plus beau & de moins coûteux, que de faire élever des temples & des autels à de prétendus Saints, de leur attribuer la pluie ou le beau temps, les tempêtes & les vents favorables, la protection des villes & des Royaumes entiers ? St. Louïs a ruiné la France & fait périr un million d'hommes ; il est tombé lui-même dans l'esclavage, & enfin il est mort de la peste : s'il eût réussi il en revenoit au Pape deux ou trois millions par an, avec un accroissement immense de pouvoir & de grandeur. Comment payer tout cela ? Un trait de plume suffit ; on l'inscrit au ca-

(*a*) Récolet canonisé.

talogue des Saints, & on lui fait une légende. On en fera apparemment de-même au Roi Jacques (*a*), qui a faussé ses sermens & ses promesses, renversé les loix fondamentales de son Royaume, & ruiné sa famille à jamais.

La table de l'Evêque qui me tonsura dans ma jeunesse, me choqua encore beaucoup quand je la comparai avec celle de mon Pere ; je compris sans peine que les jeûnes ne coûtent gueres à ordonner quand on les observe ainsi, non plus que les fêtes, quand on a pour métier de ne rien faire.

La vue d'une certaine *Notre-Dame*, où ma mere me mena en allant s'acquitter d'un vœu, m'a révolté contre le culte des images dès mon enfance. Je comptois pendant le chemin que je verrois la vierge en l'air, comme on la représente dans les tableaux ; mais quand je ne vis qu'une chétive figure de pierre noire, à laquelle on faisoit toucher des chapelets au bout d'un bâton, je tombai de mon haut ; rien ne m'a ja-

(*a*) C'est Jacques second, Roi d'Angleterre : il avoit promis aux Anglois en montant sur le trône de leur laisser le libre exercice de leur religion ; ayant voulu manquer à sa parole, ils l'ont avec raison chassé ; il est mort à St. Germain en Laye en odeur de sainteté. On assure qu'il étoit Jésuite de Robe-courte.

mais paru si ridicule; je n'avois pas sept ans, cependant toutes les grandes idées que l'on m'avoit imprimées de la bonne *Notre-Dame des Ardilliers*, s'évanouirent en un instant comme un songe; je ne regardai une pierre que comme une pierre; & je vis fort bien que cette pierre si vantée & si célebre, si remplie de vertus, avoit besoin d'un piquet pour la soutenir & d'une grille de fer pour sa sûreté. Pourquoi, disois-je en moi-même, faire tant de chemin, se fatiguer & dépenser considérablement? n'avons-nous pas mille semblables marmouzets chez nous? Enfin ce bureau au milieu de l'Eglise pour recevoir l'argent des pauvres imbécilles, me donna fort mauvaise opinion des ministres de l'idole.

Vers l'âge de douze ans, je commençai à m'appercevoir des mauvais raisonnemens de nos Prédicateurs, qui ne me persuadoient que de l'envie de se faire de la réputation; un certain Catéchisme, qui, pour appuyer l'opinion que l'hostie brisée contient sous chaque parcelle le corps entier de Jésus-Christ, disoit qu'*on se voit entier dans chaque piece d'un miroir cassé*, enfin mille autres pareilles ridiculités, me remplirent l'esprit de doutes & de soupçons.

Mais quand en Philoſophie on oppoſa aux raiſons avec leſquelles je combattois, les *formes ſubſtantielles*, & les *accidents abſolus*, les Conciles, les déciſions des Papes & le myſtere de l'Euchariſtie, je commençai tout de bon à douter, & à former le deſſein d'examiner la Religion & les preuves ſur leſquelles on établit ſa Divinité.

La perſécution des Huguenots (*a*), à laquelle j'eus le malheur de prêter mon miniſtere, vu que j'étois alors dans le ſervice, me confirma dans ce deſſein. Ah! mon R. P. quelles cruautés & quel héroïſme n'ai-je point vu! je me rappelle avec horreur que nous tirames un malheureux vieillard, accablé de goutte, de ſon lit où il ne pouvoit même ſouffrir le poids de ſes draps; & que nous le fimes danſer au milieu d'une place, ſans que ſes cris plaintifs & douloureux, & les larmes de ſes deux filles, qui ſe traînoient à nos pieds, puſſent fléchir notre barbarie! . . . . . . quel cruel ſouvenir? La plume me tombe des mains, & mes yeux ne la peuvent plus guider. C'étoient cependant

(*a*) Les converſions par les Dragons ou Dragonnades. J'étois alors Lieutenant.

l'Evêque & les Curés qui nous pressoient, de nous porter à ces coupables excès: ils prêchoient hautement que Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour attirer à lui les infideles; ils rioient lorsqu'on leur racontoit de pareilles horreurs.

Tout cela m'engagea à relire le Nouveau Testament, quelques ouvrages des Peres, des Théologiens & des Philosophes Chrétiens; ces lectures n'ont servi qu'à redoubler mes incertitudes: je vis que les efforts de tant de grands génies se réduisoient à des assertions téméraires, à de vaines déclamations, à des raisonnements plus subtils que solides, à des principes faux donnés hardiment pour incontestables, en un mot, à une chaîne de sophismes incapables de former aucune preuve, & qui ne peuvent qu'éblouir des enfants ou des femmelettes; je conclus donc qu'il n'y avoit rien de solide ni de bon à dire en faveur du Christianisme. En effet je ne suis jamais si convaincu de la fausseté de cette Religion, que lorsque je lis les livres faits pour l'expliquer ou pour la défendre.

Je ne sai si je me trompe, mais je crois toujours remarquer une superche-

rie dans ces ſortes de livres: tous les Auteurs commencent par l'exiſtence de Dieu, dont peu de gens doutent; ainſi ce ne peut être que pour couvrir du nom d'Athée des gens qui ſont plus perſuadés qu'eux qu'il y a un Dieu, qui en ont des idées plus juſtes, qui l'adorent bien mieux, puiſque c'eſt du fond de leur cœur & ſans aucun intérêt préſent; au-lieu que tous ces Apôtres des Religions factices ſe font une eſpece de ferme de ſon nom, & tiennent à la Religion par de gros révenus, par de grands honneurs, ou par l'eſpérance d'en obtenir un jour.

Mais ce qui n'eſt pas moins révoltant pour la raiſon, ce ſont les mauvais traitements & les perſécutions de toute eſpèce qu'à l'inſtigation des Prêtres les Souverains font éprouver à tous ceux qui ont le courage de chercher & d'annoncer la vérité aux hommes, & le ſoin que l'on a de ſupprimer leurs livres, d'en punir les Auteurs pour leur impoſer ſilence; ſoin que l'on pouſſe juſqu'à exercer les dernieres cruautés même contre des perſonnes qu'un génie extraordinaire porte à faire des découvertes qui n'ont ſouvent aucuns rapports

directs (a) avec une Religion si terrible, pendant qu'on récompense magnifiquement des fanatiques, des hypocrites ou des fourbes, pour des faussetés manifestes & des absurdités palpables qui empoisonnent le genre humain.

La vérité n'a pas besoin d'une politique si basse ; c'est le mensonge qui s'introduit par la ruse, qui s'accrédite par l'impudence & la mauvaise foi, & qui se soutient par la cruauté. Delà naissent les défenses publiques d'enseigner la vérité, & cette tyrannie qu'on exerce dans les colleges & les universités, où l'on oblige les professeurs de jurer qu'ils n'enseigneront qu'une doctrine qu'ils connoissent être fausse & ridicule.

Que dirai-je de l'effronterie d'alléguer indistinctement tout ce qui peut servir à étayer l'édifice, quelque peu de fondement qu'il y ait dans les arguments qu'on emploie, de rejetter les plus solides principes, d'éluder les plus clairs passages du livre qu'on fait passer pour la loi de Dieu, ainsi que les meilleurs

(a) La Philosophie de Descartes fut condamnée, parce qu'il soutenoit que la matiere ne pouvoit être sans étendue (ce qui détruit la *Transsubstantiation*), & pour d'autres principes pareils.

raisonnements quand ils ne sont pas favorables à la cause qu'on défend, de prendre à la lettre tout ce qui convient ou est avantageux, & d'expliquer figurément tout ce qui incommode? Que peut-on imaginer de plus positif que ces mots? *Vous avec reçu gratis, donnez gratis; ne portez point d'or ni d'argent, n'ayez point de bourse.* Y a-t-il rien de plus clair en soi, relativement à ce qui précede & à ce qui suit, & au but de celui qui parle? rien n'est plus raisonnable ni plus juste; cependant ne s'en moçque-t-on pas? On ne vend rien, on donne tout pour de l'argent; l'on ne fait rien sans argent dans l'Eglise.

Une foule d'autres choses s'est ensuite présentée à mon esprit sous un jour non moins défavorable.

10. Ces Prêtres sans mérite ni science, aussi vicieux après leur ordination qu'auparavant, quoiqu'on prétende que cette ordination leur donne un caractere réel & divin. Où est donc la vertu de ce caractere, de cet être ajouté à l'ame? Je n'en ai jamais vu d'effets sensibles, si ce n'est une avarice sordide, une avidité sans bornes, un orgueil insoutenable, ou un air hypocrite avec une insolente présomption.

2°. L'invocation des Saints en usage dans l'Eglise Romaine, qui en fait des intercesseurs auprès de Dieu ; comme si ce grand Etre se laissoit gagner par des prieres & des sollicitations, de-même que ceux qui se disent ses Lieutenants par celles de leurs favoris ou de leurs maîtresses. C'est qu'on ne veut point d'un Dieu qui voit tout, qui est présent par-tout ; on ne veut pas d'un Dieu qui n'agit que par les seules regles de sa sagesse & de sa justice: un tel Dieu est adorable, mais il est inutile à l'ambition & à la cupidité ; il en faut un qui ait besoin de solliciteurs. Delà ces vœux, ces especes de marchés, & ces propositions si folles ou si insolentes que l'on fait à Dieu, & qu'on n'oseroit faire aux domestiques d'un grand qui se piqueroit d'un peu d'honneur : „ si tu me „ délivres de prison, je te donnerai mon „ pesant d'or ; si tu me fais gagner la ba- „ taille, je massacrerai la premiere per- „ sonne qui se présentera devant moi, „ fût-ce ma fille propre ; je ferai bâtir un „ édifice somptueux, où je tiendrai tes „ Prêtres à l'engrais." Enfin il faut un Dieu qu'on fasse quand il plait, afin d'obliger le peuple d'assister à cette belle production pour en payer l'ouvrier.

3°. La fourberie de faire regarder comme des châtimens ou des récompenses les événements les plus communs, quand cela peut autoriser l'erreur & favoriser la superstition ; comme fit Saint Bernard au retour de la croisade où il avoit promis la victoire aux croisés, qui furent battus & détruits, au moins pour la plus grande partie.

4°. L'impudence des Apologistes Chrétiens, qui osent ériger en miracles tout le bien qui arrive à des scélerats quand ils ont été favorables aux gens d'Eglise, & tous les malheurs qu'éprouvent les personnes du plus grand mérite, quand elles se sont opposées, aux actions mauvaises & aux usurpations des insolents Ministres de la Religion.

5°. Ces Conciles dont les décisions sont annoncées comme autant d'oracles du Saint-Esprit, & qui n'ont d'autre avantage sur ceux qui ont décidé le contraire, que d'être les derniers, & d'avoir obtenu un arrêt de révision par des intrigues de Cour, par des flatteries basses & souvent criminelles, ou par quelque autre voie également malhonnête & injuste.

6°. Ces Sacrements dont on nous prê-

che tant la néceſſité, & qui n'ont ni ne peuvent avoir aucune efficacité.

7°. L'attention des Eccléſiaſtiques à faire obſerver leurs ridicules ordonnances, pendant qu'ils ſe moquent de celles de Dieu & de la raiſon: un pauvre malheureux qui a mangé de la viande en carême, ou épouſé une de ſes parentes ſans diſpenſe, expoſe à leur animadverſion, qui même dans le dernier cas a des effets civils, ſouvent très-funeſtes pour lui; mais ce même homme peut en toute ſûreté négliger ſa famille, maltraiter ſa femme, laiſſer périr un enfant, de la nourriture & de l'éducation duquel il eſt chargé, ſans que l'Egliſe lui diſe un mot.

Enfin, dans un âge plus mûr, la lecture de pluſieurs ouvrages, remplis de recherches hiſtoriques & de remarques critiques auſſi curieuſes qu'inſtructives, m'a fait découvrir que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe on a ſupprimé & ſuppoſé un très-grand nombre de livres; que ceux qui nous ſont parvenus, & qui ont échappé à la ſuperſtition intéreſſée des Prêtres & des Moines, ont été interpolés & altérés en une infinité d'endroits; en un mot, qu'on n'a pas plus épargné les fraudes pieuſes de toute eſ-

pece, que les allégories & les explications détournées.

Ce fut alors que j'examinai le Christianisme, non en Historien ni en Critique, mais en Philosophe & en homme qui, voulant sérieusement trouver la vérité, la cherche de bonne foi dans sa source & dans les principes d'une saine logique, & non dans ces faits incertains & embrouillés, où la superstition & l'imposture sont peintes des mêmes traits & des mêmes couleurs que la vérité; non dans ces prétendus livres sacrés où l'on trouve également le pour & le contre, le oui & le non, & qu'un homme de sens ne peut regarder que comme un recueil de fables absurdes & souvent atroces, mais dans la droite raison, qui parle toujours clairement & uniformément, même aux hommes les plus simples.

Les voyages que j'eus dans la suite occasion de faire, dans différentes parties du globe, ne contribuerent pas peu à me dessiller les yeux. Je vis de grands peuples plus sagement gouvernés que nous, & peut-être mieux réglés dans leurs mœurs, également persuadés de mille extravagances dont nous nous moquons, porter de nos dogmes & de nos cérémonies le même jugement que nous portons des

leurs. Après y avoir réfléchi, je trouvai qu'ils étoient aussi bien fondés à nous traiter d'absurdes à cet égard, que nous le sommes à leur faire le même reproche. En effet, est-il plus extravagant d'attendre respectueusement toutes sortes de biens d'une figure à dix visages avec cent bras, que d'une gauffre enchâssée dans un vase précieux & rayonnant de pierreries? de se tenir dans une riviere pour retirer le Soleil de son Eclipse, que de jeter quelques gouttes d'eau en l'air pour empêcher le tonnerre, &c?

Il n'y a point d'impertinences dans le Pagnanisme le plus outré, dont on ne trouve une fidele copie dans notre religion; le parallele n'est pas difficile à faire: donnez, mon R. P. une liste des extravagances payennes, & je me charge de produire la contre-partie. Nous avons même des choses incomparablement plus choquantes & plus dangereuses, telles que le *Purgatoire*, la *Transsubstantiation*, la *Prédestination*, la *Confession*, & tant d'autres absurdités qu'il seroit trop long de rapporter.

Un moyen très-facile d'étouffer bien des disputes seroit de les réduire en *faits*, je veux dire de laisser là les raisonnements

où les deux partis s'égarent & s'opiniâtrent réciproquement, pour les mettre en état de disputer réellement ou par suppositions; on découvriroit par-là leurs véritables sentiments.

Par exemple, je soutiens que Jupiter vaut encore mieux que le Dieu des Chrétiens; vous n'en conviendrez pas, sans doute, & nous disputerons sans fin. Mais je vous demanderai, mon R. P., dans lequel de ces deux Royaumes vous aimeriez mieux habiter: dans l'un le Roi est un ivrogne, un volage, un débauché, qui corrompt autant de femmes & de filles qu'il peut; dans l'autre le Monarque est chaste & sobre, mais il fait brûler vif presque tous ses sujets par pur caprice, sans égard à leur mérite, à leurs vices ou à leurs vertus, comme un potier fait un vase honorable d'une partie de sa terre, & de l'autre en fait un vase à déshonneur. Si vous ne voyez pas la conséquence, vous vous jetterez, sans doute, dans les Etats du premier Souverain; & voilà la question décidée: car ce premier est Jupiter, & le dernier est le Dieu des Chrétiens. Avouez donc que le Paganisme étoit plus supportable que le Christianisme, qui n'en peut avoir triomphé que par surpri-

ſe, en exagérant ce que celui-là avoit de mauvais, & en cachant ſes propres horreurs.

Ce n'eſt de tous côtés qu'un amas de contrariétés & de ſuppoſitions qui ſe détruiſent les unes les autres. On nous ordonne d'aimer Dieu; & en même temps on nous le peint comme le tyran le plus odieux qu'il ſoit poſſible de concevoir; on nous dit que le genre humain eſt une race d'êtres deſtinés à des ſupplices horribles & éternels, dont Dieu n'exemptera qu'un très-petit nombre d'élus, par ſa volonté abſolue. Comment puis-je aimer un maître ſi capricieuſement cruel, & dont j'ai mille fois plus à craindre qu'à eſpérer? En effet, le nombre des élus eſt-il comparable à celui des réprouvés? Sans compter qu'il n'y a nulle proportion, ni pour la durée ni pour l'intenſité, entre les biens qu'on nous promet & les maux dont on nous menace: une éternité bienheureuſe ne peut être miſe en parallele avec une éternité malheureuſe; il y a plus de maux réellement tels dans dix degrés de peines, qu'il n'y a de biens réellement tels dans cent degrés de plaiſirs. Vous-même vous aimeriez ſans doute mieux être anéanti que de tirer au ſort pour le Paradis ou pour l'Enfer, s'il n'y

avoit qu'un bon billet contre cent mille mauvais.

On nous dit que le baptême nous régénere & nous donne part au Royaume de Dieu, qui devient par-là notre Pere: comment accorder cela avec la Prédestination? Le baptême est inutile aux prédestinés & aux réprouvés, puisque les uns doivent absolument posséder ce Royaume, & que les autres en seront absolument exclus.

On veut que Jésus-Christ, Dieu & homme, ne soit qu'une seule & unique personne; à l'instant même qu'on prêche cette Doctrine absurde, on le divise si l'on en a besoin; ce prétendu Dieu avoue son ignorance sur plusieurs points dans quelques endroits du Nouveau Testament: on répond à cela qu'alors *il parle comme homme*; l'homme & le Dieu ne font donc pas la même personne; le mot de *personne* exprime l'indivisibilité. Pierre est une personne, parce que Pierre ne peut être partagé en deux. Pierre & Jean sont deux personnes parce qu'on peut les séparer mentalement, & que réellement ils le sont. Pierre peut être ignorant & Jean savant, mais Pierre ne peut pas être ignorant & savant sur le même article. Quand Jésus-Christ a dit qu'il ignoroit le

le jour du jugement qu'il annonçoit, il y avoit deux personnes, ou bien il mentoit. Une même personne ne peut dire *oui & non*, sur le même sujet sous prétexte de différents caracteres; l'interrogation qu'on lui fait est faite à sa personne entiere: un Hermaphrodite parfait, interrogé s'il peut rendre une femme féconde, feroit un mensonge en disant que non, & qu'il n'y a qu'un mâle qui le puisse, ou qu'il ne le peut comme femelle; car on l'interroge comme mâle & femelle à la fois, puisque le mâle & la femelle ne sont qu'une même personne. Jésus-Christ homme & Dieu ne faisoit aussi qu'une même personne; dans toute union morale il en est de même.

J'ai connu un capitaine de vaisseaux, qui étoit en même temps Secrétaire du Roi; si quelqu'un lui eût demandé s'il avoit jamais fait des voyages sur mer, auroit-il pu répondre que non, moyennant cette belle restriction Jésuitique qu'il n'y avoit jamais été comme Secrétaire du Roi?

On demande une foi aveugle, & l'on prêche qu'il faut se garder des faux Prophêtes; qu'on doit prendre garde de n'être point séduit, &c. Saint Paul dit qu'il y aura des séducteurs; qu'il faut tout

fonder, tout examiner, *omnia autem probate, quod bonum est tenete.* A quoi donc s'en tenir? & où jetter l'ancre dans des sables si mouvants? Autant vaut-il prendre trois dez pour le Papisme, le Calvinisme & le Luthéranisme, &c. Si j'examine, si je fonde, c'est mon propre jugement que je suis: me voilà donc juge; & dès-lors plus de foi, à moins que chacun ne dise impudemment, *croyez-moi aveuglément, sans défiance & sans examen.*

On nous dit encore qu'*on doit aimer son prochain comme soi-même*; & d'un autre côté l'on nous répete sans cesse, comme la chose la plus belle & la plus essentielle, qu'*il faut se haïr soi-même.* Il faut donc haïr son prochain? Enfin on ne finiroit jamais si l'on vouloit parcourir le reste de ces absurdités.

Tout cela mérite, sans doute, un examen sévere & impartial; le joug que nous portons est assez pesant pour chercher à nous y soustraire si nous pouvons; c'est le comble de la misere & de la folie d'être la dupe & la victime d'une foule de fanatiques & d'imposteurs, de la tyrannie desquels on ne peut se tirer.

Je comprends que vous m'allez dire, qu'*il faut toujours prendre le parti le plus sûr, & que je risque de beaucoup perdre*

pour gagner peu, puisque, quand même je serois la dupe des Ecclésiastiques, il ne s'agit que de quelques années de souffrances, au-lieu que s'ils ont raison je m'expose à des peines éternelles. Rien n'est plus spécieux, sans doute, & plus capable de faire impression sur un ignorant que cet argument; malheureusement il ne prouve rien. En en effet, il est aisé de sentir que ce raisonnement a la même force dans la bouche du Muphti que du Pape, du Rabin que du Talapoin, du Curé que du Prédicant. En conséquence il faut que le Turc reste Turc; que le Juif reste Juif; que l'Idolâtre reste Idolâtre; que le Protestant reste Protestant: les Juifs prétendent que Dieu n'est que le Dieu des enfants d'Abraham ou des circoncis; les Turcs disent que Mahomet a seul la clef du Paradis; les Protestants assurent que les Catholiques sont des Idolâtres; les Payens des Indes ne manquent pas de damner les Juifs, les Turcs & les Chrétiens, qui blasphêment contre leurs Dieux, dont ils ont l'histoire & la généalogie depuis des temps fort antérieurs à toutes ces nouvelles Sectes.

Un Chrétien ne court donc pas plus de risque en renonçant au Christianisme,

qu'un Juif, un Turc & un Bramine, en quittant le Judaïsme, le Mahométisme, & la Religion de Brama. Le danger est égal de part & d'autre, ou plutôt il est nul pour chacun jusqu'à ce qu'il ait examiné sa Religion, & qu'il se soit assuré s'il y a effectivement quelque chose à perdre ou à gagner pour lui à l'admettre ou à la rejeter.

Pour moi je sai présentement à quoi m'en tenir à cet égard, & je ne crains pas d'avouer que je mets au nombre des moments les plus heureux de ma vie, celui où mes yeux ont commencé à s'ouvrir indépendamment du calme & de la liberté d'esprit dont je jouis depuis que je ne suis plus sous le joug des préjugés religieux ; je sens que j'ai de Dieu, de la nature & de ses puissances infinies, des sentiments plus élevés & plus dignes de ces grands objets ; je suis plus fidele à mes devoirs, je les remplis avec plus de plaisir & d'exactitude, depuis que je les ai réduits à leurs véritables bornes, & depuis que j'ai fondé l'obligation morale sur sa vraie base : en un mot, je suis tout un autre homme, tout un autre pere, tout un autre fils, tout un autre mari, tout un autre maître, tout un autre sujet ; je serois de-même tout un au-

tre soldat ou tout un autre capitaine. Dans toutes mes actions je consulte la nature, la raison & la conscience, qui m'instruisent de la véritable justice; au lieu que je ne consultois auparavant que la *Religion*, qui m'étourdissoit de préceptes frivoles, injustes, impraticables & nuisibles: mes scrupules ne tombent plus sur ces vaines pratiques dont l'observation tient lieu à tant de gens de la probité & des vertus sociales; je ne me permets plus ces petites injustices qu'on a si souvent occasion de commettre dans le cours de la vie, & qui entraînent quelquefois de très-grands malheurs.

Enfin, depuis que je ne crains plus de mourir sans confession, la mort n'a plus rien pour moi d'effrayant, & je la vois s'approcher avec une fermeté vraiment stoïque: c'est une indifférence éclairée, acquise par la réflexion qui ne me fait apprécier la vie que ce qu'elle vaut, & qui m'en fait attendre tranquillement la fin sans la desirer ni la craindre.

Voilà, mon R. P., le terme où je suis arrivé à l'aide de l'étude & de la réflexion: pour examiner si je ne me fais pas illusion, voici comment je raisonne & comment je divise la matiere.

Faut-il avoir une religion ou faut-il

maxime est vraie, quand on conteste avec un autre qui est intéressé comme nous dans le jugement, & qui a le même droit de vouloir être juge; mais elle cesse d'être applicable lorsqu'il est question d'une Religion quelconque: car non-seulement tout homme est en droit d'examiner celle dans laquelle il est né, & peut se constituer juge absolu de la validité des preuves sur lesquelles on la fonde, mais même il y est obligé par ce qu'il s'agit uniquement ici de son intérêt personnel & individuel, & non de celui d'un autre, au jugement & à l'autorité duquel il seroit par-là-même très-dangereux de s'en rapporter à cet égard.

Si vous dites qu'il y a contestation d'intérêt entre les Ministres de la Religion & le reste des hommes, vous aurez raison; mais comme c'est l'intérêt, l'ambition & l'envie de dominer sur les esprits, & d'exercer sur eux à l'ombre de la Religion un empire que la nature n'accorde à aucun homme sur son semblable, qui ont fait inventer toutes les Religions, ce sont de même ces différentes causes réunies qui déterminent les Prêtres & les Souverains à employer les moyens les plus injustes, les plus odieux, les plus barbares, pour consacrer à jamais

ces superstitions dans la tête des hommes, & pour conserver l'autorité dont ils les ont revêtus : ainsi cette *contestation d'intérêt* confirme plutôt qu'elle n'anéantit le droit qu'ont tous les hommes d'examiner leur Religion, & de ne juger ce procès qu'au tribunal de leur raison.'

Mais prenons, si vous voulez, un juge désintéressé, impartial & sans préjugés : prenons un sauvage, un enfant que nous éléverons dans les sciences exactes, dans la véritable Philosophie, dans la saine Logique ; apprenons-lui la Grammaire, la Géométrie, l'Algebre, sans lui parler d'aucune Religion ; & plaidons devant lui quand il aura trènte ans.

Je suis sûr qu'aucun partisan de ces diverses Religions ne garderoit les conventions par rapport à l'éducation de l'enfant si on la lui confioit, & que, si l'on en venoit à l'épreuve, il n'en est point qui n'assassinât ou n'empoisonnât le juge pour couvrir son imposture ; au reste, comme ce moyen n'est ni facile ni praticable, il faut tâcher de découvrir l'erreur & la vérité par une autre méthode.

Pour cet effet je vais, mon R. P., établir plusieurs vérités incontestables, qui

ne pourront être combattues par aucun homme d'un esprit solide & sincere avec lui-même, parce que ce sont des vérités réelles, éternelles & nécessaires, que tous les hommes voient également, d'après lesquelles ils agissent tous, & auxquelles on ne peut refuser son consentement quand on les entend proposer, & que l'on en comprend le sens.

Je fonderai sur ces vérités une chaîne de raisonnements qui renverseront, je pense, tous les phantômes de preuves qu'alleguent les Religions factices, & qui en feront sentir l'inutilité & les inconvéniens. Je m'abstiendrai toujours d'entrer dans la discussion des faits : outre que c'est une matiere si fort au-dessus de mes forces & de celles de la plûpart des hommes, que même les personnes les plus habiles ne peuvent la mettre hors de toute contestation faute de monuments, on n'est jamais parvenu & l'on ne parviendra jamais à découvrir la vérité par cette voie.

Si j'attaque quelques faits, ce n'est que pour donner plus de jour à mes pensées; c'est une espèce de confirmation ou d'éclaircissement; & je ne me fonde jamais sur eux. C'est pourquoi, si je me trompe dans ces endroits-là, comme cela

peut arriver, ou si vous me demandez mes garants, je les abandonne, sans craindre que cela diminue en rien la force & la solidité de mes raisonnements. J'excepte pourtant les faits actuellement existants & dont on peut faire une expérience journaliere; je n'insisterai pas sur les autres, quoi que je n'en aie cité aucun que de bonne foi, sur le rapport de personnes véridiques, ou bien pour en avoir été moi-même témoin.

Je ne me fonde que sur la raison commune à tout le genre humain: si la Religion est faite pour tous les hommes, elle est nécessaire à chaque individu; les preuves qui en établissent la vérité doivent donc être à la portée des simples, & ne point exiger, pour être senties, des connoissances profondes que tous les hommes ne sont pas capables d'acquérir, étant inégalement partagés du côté de l'esprit, tandis qu'ils sont tous à peu près également doués de raison. Celle-ci suffit pour porter un jugement sain & droit sur ce que nous voyons ou entendons; au lieu que l'esprit consiste dans l'invention ou plutôt dans l'appercéption vive & exacte des rapports des choses. Celui à qui il faut dix ans pour apprendre la Géométrie, peut avoir au-

tant de raiſon que celui qui l'a inventée, mais il n'a pas autant d'eſprit ni de génie.

A l'égard des inſenſés & des furieux, comme il ne peut y avoir aucune eſpece de moralité dans leurs actions, la Religion ne leur eſt pas néceſſaire. Il n'en eſt pas de-même des ſourds, des muets & des aveugles, auxquels on la ſuppoſe auſſi néceſſaires qu'au reſte des hommes.

CHAPITRE III.

Premiere vérité.

Chacun eſt libre en matiere de Religion.

La Religion eſt une choſe perſonnelle.

Pour mettre ce principe dans tout ſon jour, & pour en faire ſentir la ſolidité, voici comment je raiſonne: toutes mes actions ſont utiles ou nuiſibles à la Société, ou à quelque membre de la Société; à l'exception de la religion les choſes-mêmes qui paroiſſent ne regarder que moi ſont dans ce cas; ſi je me bleſſe, ſi je me ruine, ſi je me tue, c'eſt une plaie que je fais à la république, elle en ſouffre de

l'altération dans ses forces, & quelquefois même dans sa constitution, selon le rang que j'y tiens ou suivant la nature des fonctions dont je suis chargé; je fais par-là tort à ma famille, à mes parens. Mais si je me damne, ni la république ni le moindre particulier n'en souffrira point, ainsi que personne n'y gagnera rien si je me sauve; voilà donc la seule chose où chacun est pour soi seul; chaque particulier est donc en droit d'examiner par lui-même le parti qu'il doit prendre sur sa religion, sans se laisser entraîner par les opinions de la multitude.

La volonté générale, c'est-à-dire, la loi a droit d'imposer & de contraindre sur d'autres points, parce que l'intérêt étant commun il n'est pas juste qu'un seul l'emporte sur tous; ou le petit nombre sur le plus grand: tous croyant avoir raison il est juste que le particulier ou le petit nombre cede au plus grand, quand même on croiroit voir clairement que ce grand nombre a tort, parce que ce grand nombre croit aussi le petit dans l'erreur, que les inconvéniens feroient plus grands si le petit nombre se trompoit & faisoit souffrir le plus grand, & qu'en tout cas il est moins à craindre qu'un particulier souffre pour la faute de plusieurs, que

d'exposer plusieurs à être malheureux pour la faute de quelques particuliers. Mais quant aux récompenses ou aux peines de l'autre vie, mon destin n'intéresse personne; je puis donc me décider par mes lumieres seules, quand je suis seul intéressé dans la chose.

Tous les hommes sont nés libres, il n'y a de subordination naturelle que celle des enfants aux peres. Si les hommes étoient aussi sages qu'ils devroient & qu'ils pourroient être, il n'y auroit point d'autre domination: la chose est encore ainsi dans quelques nations sauvages.

Il y a lieu de croire qu'une famille en ayant attaqué une autre, la famille offensée a eu recours à ses voisins & à ses amis; les agresseurs en ont fait autant; il a fallu un chef pour commander les différentes familles qui n'avoient point de subordination, chacun étant Souverain: voilà ce qui a donné naissance à l'établissement des Républiques & des Monarchies.

La conduite intérieure & la religion n'ont eu aucune part à ces arrangements; ainsi le Monarque & le Magistrat sortent de leur sphere, quand ils veulent étendre leur pouvoir aux sentimens qu'on peut avoir sur la Divinité & sur le culte qui

lui convient ; il n'eſt point à préſumer qu'une famille ait été s'expoſer à la guerre, parce que des voiſins avoient d'autres ſentiments qu'elle ſur la religion : il n'y a que le *tien*, & le *mien* qui dans les commencements puiſſent avoir aigri l'eſprit, allumé les paſſions, & porté les hommes à s'entrégorger.

Il eſt donc certain qu'en fait de religion chaque particulier eſt libre ; que le Prince, le Magiſtrat & la République, n'ont aucun droit de commander ſur cet article. Il eſt vrai qu'aucun particulier n'a le droit de s'oppoſer à la religion publique ; il n'a que la voie de repréſentation, comme en toute autre occaſion lorſqu'on propoſe quelque nouveauté, qu'on croit utile au bien de la Société.

Les perſécuteurs s'autoriſent ordinairement du plus faux principe qu'il ſoit peut-être poſſible d'imaginer. C'eſt que ceux qui ont la vérité de leur côté ſont en droit de contraindre ceux qui ſont dans l'erreur. Il faudroit d'abord que cette vérité, dont chacun ſe croit en poſſeſſion, fût évidente ; au lieu que toute religion n'eſt qu'une opinion dont les preuves ſont frivoles, obſcures & incomplettes, & qu'il n'y a point de témérité, ou plutôt de folie, plus grande que celle de ſe croire aſſez ſûr de

la bonté de sa Religion, pour être en droit de tourmenter ceux qui en ont une autre.

Mais accordons pour un moment aux tyrans que la vérité ne se trouve que dans leur communion : je nie que la vérité soit en droit de contraindre. La justice a droit de se faire obéir par force; la raison en est simple: la justice est une vérité qui intéresse plusieurs personnes. Mais une vérité qu'un citoyen peut admettre ou rejetter sans qu'il en résulte le moindre avantage ou le plus léger inconvénient pour un autre citoyen, n'a nul droit de contraindre; c'est une vérité de fait & de démonstration. Il y a des contrées sur la terre où le soleil paroît continuellement pendant six mois de l'année, & où la nuit est continuelle pendant aussi longtemps. Les trois quarts des hommes en doutent ou l'ignorent; quelqu'un est-il en droit de les brûler tout vifs s'ils ne l'avouent ? Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la vérité de la Religion. Ce que je crois, ce que je dis, ce que j'écris contre la Religion est indifférent à la République: mais si j'infere de mes principes que je suis en droit de commettre des actions contraires aux loix, à l'équité, au bien-être

être ou à la vie des particuliers, & si en effet je me rends coupable de ces injustices, alors je suis punissable, non pour ma croyance, mais pour mes actions. C'est ainsi que les Anabaptistes ont été presqu'entierement détruits, non à cause de leur Religion précisément, mais à cause des désordres qu'elle produisoit & à cause de leurs séditions (*a*).

Argument démonstratif.

Le Prince ou le Magistrat ne doivent point se mêler de ce qui est absolument indifférent au bien public : l'affaire du salut est absolument indifférente au bien public ; donc le Prince & le Magistrat ne doivent se mêler en rien de l'affaire du salut.

Le salut est absolument l'affaire personnelle de chaque particulier : c'est à chaque particulier à se mêler de ce qui lui est uniquement personnel ; donc c'est à chaque particulier à se faire ou à se choisir une religion, puisque vous dites vous-mêmes que la religion est le moyen prochain & direct du salut. Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit, que tout ce

(*a*) Ils disoient que c'est un crime de porter les armes pour la patrie, & refusoient de se soumettre aux Magistrats, quant à la Police.

qu'une religion peut avoir qui ne fait tort à perſonne, eſt hors de la juriſdiction des hommes; ma penſée ne fait tort à perſonne; il n'y a que mes actions qui puiſſent nuire aux autres.

CHAPITRE IV.

Seconde vérité.

Qu'on doit examiner ſa Religion, & en juger par ſoi-même.

Non-ſeulement on peut examiner ſi l'on a pris le bon parti, mais encore on le doit: toutes les religions regardent l'erreur à cet égard comme de ſi grande conſéquence, qu'on ne ſauroit examiner trop ſcrupuleuſement ſi l'on ne s'eſt pas engagé légérement.

Rien n'eſt ſi aiſé que de ſe tromper en matiere de religion, puiſqu'elles ſe fondent toutes ſur les mêmes principes; c'eſt un pays coupé de cent mille routes, où l'on trouve des millions de guides, de ſentimens & d'intérêts différents.

Toutes les religions ſe fondent ſur des livres, ſur des traditions, ſur des diſcours, ſur l'autorité de certains hommes

distingués par des titres, des honneurs, des biens, & des habits; toutes vantent leur antiquité; toutes s'attribuent une institution divine & miraculeuse; toutes ont des légendes remplies de miracles, des temples pleins d'*ex voto*, & d'offrandes faites par des gens qui ont reçu du ciel des faveurs particulieres; toutes ont le même caractere extérieur; toutes ont beaucoup de sectateurs & de dévots zélés.

Toutes disent qu'elles sont les seules bonnes, les seules sûres, les seules vraies, les seules qu'il faille suivre, & qu'il est très-important de ne point s'y tromper; cependant chacun de nous a pris sans choix & sans examen la premiere & la seule qu'on lui a présentée. On professe une religion comme on porte une espece d'habillement, & comme on parle une langue. Je suis né à Paris, je suis Papiste, je porte un habit, une perruque, un chapeau à la françoise & je parle François: ce n'est point par ce que le Papisme est la meilleure religion, mon habit le vêtement le plus commode, le François la langue la plus belle ou la plus expressive. Si j'étois né à Constantinople je parlerois Turc, je serois Mahométan, j'aurois la tête rasée & je por-

terois un turban. Vous penſez de-même, mon R. P.; & ſelon toute apparence vous vous ſeriez fait Dervis, & vous auriez écrit ſavamment pour prouver la vérité & la divinité de l'Alcoran.

S'il n'y avoit qu'une ſeule religion ſur la terre, dont l'inſtitution fût de temps immémorial, on pourroit reſter en repos, & croire que tous les hommes n'ont pu s'accorder dans une fauſſeté; mais de ſiecle en ſiecle il en paroît une nouvelle; on ſe crie réciproquement *vous vous égarez*, & perſonne ne s'en émeut, on va ſon train, même ſans écouter.

Cependant ou toutes les religions ſont indifférentes à Dieu, auquel cas il ſeroit toujours ſenſé de prendre la plus raiſonnable, la plus ſimple, la plus utile à la Société, tant pour ne pas s'impoſer des devoirs inutiles, que pour ſe ſouſtraire à la domination tyrannique de ces Prêtres impoſteurs qui s'arrogent inſolemment le titre de *Miniſtres de Dieu*; ou bien, ſi Dieu n'approuve qu'une ſeule Religion, & s'il doit rejeter les autres & en punir les Sectateurs, c'eſt le comble de la folie de s'en rapporter au hazard de la naiſſance ou de l'éducation, & de reſter tranquille ſur un objet ſi important.

Argument démonſtratif.

Non-ſeulement on peut, mais on doit examiner ſi l'on a pris le bon parti dans une affaire qu'on croit de la derniere importance, où il eſt aiſé de ſe tromper, & où l'on s'eſt engagé légerement.

On croit l'affaire de la religion de la derniere importance: il eſt très-aiſé de s'y tromper: on s'y eſt engagé ſans précaution & ſans examen; donc on peut & l'on eſt étroitement obligé d'examiner ſi l'on a pris le bon parti dans l'affaire de la religion.

Cela découle même de vos principes, mon R. P.: je vois dans le Nouveau Testament qu'il faut fonder, *qu'il faut ſe garder des faux Prophêtes*, qu'il faut prendre garde d'être ſéduit; il faut donc examiner. Or en quelque matiere que ce ſoit, & dans quelque circonſtance que l'on ſe trouve, le diſcernement ne ſe peut faire que par l'inſtinct, les ſens & le raiſonnement.

Il a été démontré ci-deſſus qu'il faut faire un choix en fait de religion, & qu'il faut examiner ſi l'on a pris le bon parti. D'un autre côté il eſt évident que nous n'avons point d'inſtinct pour

çela, sans quoi tous les hommes auroient la même Religion. Nous n'avons point non plus de moyens du côté des sens, qui ne jugent que de la configuration, du mouvement & des propriétés de la matiere.

Reste la voie du raisonnement. *Il* faut donc raisonner; il faut donc philosopher; il faut tirer des conséquences des premiers principes, en faire l'application à la religion, s'arrêter où se trouvera une évidence & pleine & entiere, & rejeter tout ce que la raison consultée sans passion, sans prévention & sans intérêt, déclare faux ou mal fondé.

Tout cet article est si clair, qu'il n'a pas besoin d'être prouvé plus au long: je passe donc à un autre.

CHAPITRE V.

Troisieme vérité.

Il faut être dégagé d'intérêt quand on examine sa Religion ou tel autre fait que ce soit.

Tous les Philosophes qui se sont occupés des moyens de perfectionner l'entendement humain & de donner aux diverses connoissances qui en sont l'objet une base plus solide, ont reconnu unanimement la certitude, l'importance & l'utilité de la proposition qui fait le sujet de ce Chapitre : tous ont vu que la régle la plus essentielle & la plus générale pour la recherche de la vérité, étoit de se dépouiller de toute prévention & de tout intérêt. En effet, il est impossible de porter un jugement équitable & impartial sur un point de droit ou de fait dont on est déja persuadé, & qu'on a intérêt de croire ; on tourne naturellement & nécessairement toutes ses vues vers cet objet ; les plus foibles & les plus légers mo-

tifs de crédibilité tiennent lieu de démonstrations; les faussetés les plus palpables prennent de la vraisemblance; & ce qui jouit à peine de l'apparence de la réalité passe pour indubitable.

Disons plus: on rejette les meilleures raisons lorsqu'elles sont contraires aux idées & aux principes qu'on a déjà reçus pour vrais; on ne veut pas seulement les écouter: si quelquefois on daigne y faire une légere attention, c'est avec une contrainte & une impatience qui empêchent la lumiere de percer les ténebres qu'on lui oppose, & moins dans l'intention de s'y rendre si elles sont bonnes, que dans le dessein de les combattre: on reste ainsi dans son opinion; & s'il arrive par hazard que la vérité fasse quelques impressions sur un esprit ainsi prévenu, on les voit bientôt s'effacer & faire place à celles que les préjugés de l'éducation y ont gravées profondément; que l'inhabitude de réfléchir a fortifiées; & que le temps a pour ainsi dire endurcies & consolidées.

C'est bien pis encore quand l'intérêt, ce mobile si puissant & si universel, se joint à la force des préjugés qui nous subjuguent, & acheve d'offusquer notre raison. C'est alors que nos opinions & nos jugemens, quelqu'erronés qu'ils soient,

acquierent une consistance & une fixité que rien ensuite ne peut détruire ; à moins que ce même intérêt changeant avec les circonstances dont il dépend, nécessairement, ne change aussi les rapports des choses avec nous & avec nos idées, comme cela arriva assez souvent. Tel paysan, par exemple, qui, logé chez son pere, trouve la dixme un impôt odieux & une tyrannie abominable, la trouve la chose du monde la plus juste, dès qu'ayant changé sa souquenille contre une soutane & un rabat, il devient M. le Curé.

Il faudroit donc, pour juger sainement d'une question, qu'elle fût toute neuve à notre égard, & que le oui & le non nous fussent absolument indifférents : si Socrate, Lucrece, Séneque & Epicure étoient encore vivants, on pourroit leur proposer l'infaillibilité du Pape, la Messe, la Trinité, l'Incarnation & toutes les autres fables du Christianisme & du Catholicisme, & s'en rapporter à leurs décisions, après leur avoir montré les titres & les argumens sur lesquels ces belles idées sont fondées. Mais de quel poids peut être la conviction d'un homme élevé dès l'enfance dans une religion qu'on lui a rendue sacrée & respectable,

en n'en prononçant jamais le nom qu'avec des épithetes magnifiques & imposantes? Peut-il manquer alors de la croire incontestable?

Allez dire aux Juifs que Moyse n'étoit qu'un rusé politique, qui séduisoit par des prestiges les esprits grossiers qui avoient la sotise de le croire inspiré; dites aux Turcs que Mahomet étoit un ambitieux, un imposteur; & vous verrez comment vous serez reçu.

Qui pourroit donc être un bon juge? L'homme de la nature dont j'ai parlé plus haut, ou les Philosophes que je viens de nommer. Encore faudroit-il les placer dans une Isle déserte, à l'abri de l'Inquisition & du glaive que les Prêtres tiennent sans cesse levé sur ceux qui veulent découvrir leur manege, leurs cabales, leurs impostures & leurs crimes.

Mais comme nous n'avons ni ne pouvons avoir de tels juges, élevons-nous, mon R. P., au-dessus des préjugés de l'éducation; écartons de nous tout motif & toute vue d'intérêt; examinons tout avec cette impartialité si nécessaire quand on cherche la vérité de bonne-foi; mettons dans cet examen le même sens-*froid* que nous mettrions dans la discus-

ſion d'une matiere qui ne nous regarderoit aucunement.

Ne donnons rien à l'autorité de ceux qui propoſent la queſtion; renonçons à toute eſpece d'opiniâtreté; formons la réſolution de nous rendre aux raiſons claires & évidentes, de recevoir les conſéquences juſtement tirées des premiers principes, des vérités métaphyſiques, en un mot de ces vérités diſtinctes qui emportent notre aſſentiment malgré nous, & que tous les hommes voient également en quelque pays & en quelque temps que ce ſoit.

L'intérêt & la prévention corrompent notre jugement; c'eſt une vérité univerſellement reconnue : on ne laiſſe nulle part un homme juge du différent qu'il a avec un autre. Perſonne ne veut qu'on inſtruiſe ſon fils dans des ſentimens qu'il n'a point lui-même; un Chrétien ne laiſſera pas élever ſon fils par un Dervis, ni un Turc le ſien par un Jéſuite ou un Capucin.

Argument démonſtratif.

Pour juger ſainement d'une queſtion, il faut l'examiner ſans prévention & ſans intérêt; l'affaire de la Religion eſt une

vraie question; donc, pour en juger sainement, il faut l'examiner sans prévention & sans intérêt.

L'affaire de la Religion est une véritable question: tout le monde entend par question la demande que l'on fait sur l'existence & la qualité d'une chose. Y a-t-il une ville de Paris? Paris est-il plus grand que Londres? &c. de même, y a-t-il une religion exclusive & particuliere instituée par la Divinité? La religion Chrétienne, la Mahométane, celle des Bramines, des Siamois, des Chinois, des Brésiliens, &c. sont-elles fondées sur des ordres particuliers de Dieu? Voilà *la* question; voilà sur quoi il faut que tous les hommes prononcent; voilà ce qu'ils doivent examiner sans intérêt, sans prévention, pour se rendre sans opiniâtreté à la vérité claire & distincte, & pour résister sans foiblesse aux impostures & aux sophismes.

CHAPITRE VI.

Quatrieme vérité.

Que la raiſon humaine eſt capable de découvrir la vérité, & que tout homme eſt obligé d'en faire uſage particulierement en matiere de religion.

IL y a des regles & des moyens; je ne penſe pas que cela puiſſe être conteſté: je trouve la peſanteur d'une bombe & ſon volume par le moyen d'un ſeul éclat que j'ai entre les mains; je trouve le centre d'un cercle ſans qu'il y ſoit marqué; je meſure une montagne inacceſſible, & cela par des regles certaines.

Pour les *moyens*, boire & manger ſont des *moyens* efficaces de ſoutenir & d'entretenir la vie; renverſer un vaſe plein d'eau eſt un *moyen* efficace pour le vuider; ſouffler le feu, eſt un moyen efficace pour l'allumer davantage, &c.

Or les *regles* & les *moyens* ne ſont pas pour parvenir au néant, mais à l'être & aux modifications de l'être; & comme l'être & la vérité ne ſont pas diſtincts, il y a des *moyens* & des *regles* pour parvenir à la vérité.

Il y a deux eſpeces de vérités à notre égard ; les unes ſont celles que l'on appelle *vérités premieres*, qui ſe préſentent d'elles-mêmes, & que tous les eſprits, même les moins pénétrants, apperçoivent dans l'inſtant même qu'elles leur ſont énoncées ; l'idée en eſt ſimple, & la vue claire & facile, par exemple celles-ci : *le chemin le plus court eſt le plus droit ; le tout eſt plus grand que ſa partie ; cent mille nombres pairs joints enſemble n'en feront jamais un impair ; un & un font deux, &c.*

L'autre eſpece de vérité eſt celle qui ſe découvre par une ſuite de raiſonnemens tirés des premieres vérités, comme ſont la plupart des propoſitions de Géométrie & d'Arithmétique : mais quelque épineuſes que ſoient ces vérités, il y a des *regles* pour trouver & démontrer les théorêmes, & des *moyens* pour expliquer les problêmes après que les regles en ont découvert la ſolidité.

N'eſt-ce pas pouſſer l'abſurdité & la tyrannie à l'excès que de prétendre, comme font les Prêtres, que les *regles* dont on ſe ſert pour parvenir à la recherche de la vérité dans toutes les ſciences, ne doivent point être miſes en uſage lorſqu'il s'agit de la religion ? N'eſt-il pas, au contraire, juſte & raiſonnable de les recom-

mander d'autant plus étroitement, que l'obſervation en eſt indiſpenſable à proportion du malheur ſuppoſé que l'erreur entraîneroit après elle, & du bonheur qui, ſelon vos principes, doit ſuivre de l'attachement à la vérité.

On convient que la religion eſt la choſe la plus importante, puiſqu'elle eſt le *moyen* du ſalut; cependant on ne veut pas convenir qu'il faille apporter ſur la religion la moindre des attentions qu'on apporte ſur le choix de toute autre choſe.

Il ne s'agit donc plus que de ſavoir s'il y a des *regles* pour découvrir la vérité en fait de religion, ou s'il n'y en a pas. S'il n'y a point de *regles* ni de *moyens* pour arriver à ce but, il faut reſter en ſuspens & ſe moquer en attendant de toutes les religions, comme de pures opinions populaires & ſans fondement; au moins il faudroit ne prendre aucun parti, vu qu'on n'auroit pas plus de raiſon de ſe décider pour l'une que pour l'autre.

Mais s'il y a des *regles* & des *moyens* pour s'aſſûrer de la vérité en fait de Religion, voici comme il faut raiſonner.

Argument démonſtratif.

Il eſt d'autant plus indiſpenſable de ſuivre les regles de la recherche de la

vérité, qu'il est important d'éviter l'erreur: il est plus important d'éviter l'erreur en fait de religion qu'en toute autre chose; donc il est plus indispensable de suivre les regles de la recherche de la vérité en fait de religion qu'en toute autre chose; donc il faut examiner la religion par les regles d'une saine logique, par le bon sens, par le raisonnement, & avec toutes les précautions que la sagesse & la prudence inspirent, & que l'expérience confirme.

Je ne vois rien à repliquer, si non qu'il est bien triste de convenir que l'examen est nécessaire, lorsque l'on sent qu'il va découvrir la fausseté & la fourberie d'une chose qui donne tant de richesses, de distinctions & de pouvoir à ceux qui la soutiennent.

— C'est une ruse bien digne des fourbes qui l'ont inventée, que de crier sans cesse: *il faut se soumettre à Dieu; ce n'est point à l'esprit humain à sonder les volontés de l'Eternel, à borner sa puissance, encore moins à pénétrer dans les décrets de sa sagesse; il faut obéir aveuglément, &c.*

Ce n'est point-là la question; on ne doute point de tout cela; le doute ne tombe point sur l'obéissance, il tombe sur le commandement; il ne s'agit pas de

de ſavoir ſi je dois obéir à Dieu, mais s'il a ordonné telle & telle choſe, ſi tel livre eſt ſon ouvrage, s'il contient ſes volontés, & s'il a établi quelques hommes pour expliquer ou interpréter ce livre; enfin quand on auroit découvert que Dieu a fait un pareil établiſſement, quoique contraire aux idées que l'on doit ſe former de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe & de ſa juſtice, il reſteroit encore à démêler ſes véritables Miniſtres parmi le grand nombre de ceux qui s'attribuent ce titre, qu'ils ſe conteſtent les uns aux autres.

Or pour peu qu'on y réfléchiſſe, on trouvera des raiſons auſſi invincibles qu'évidentes pour croire que Dieu ne ſe ſert point de Miniſtres; que ceux qui s'arrogent ce titre faſtueux n'ont aucunes preuves certaines qu'ils ſoient envoyés de Dieu; que ce ſont des hommes comme les autres, & les mêmes qu'ils étoient avant cette prétendue miſſion, ſi ce n'eſt, peut-être, qu'ils ſont ſouvent plus méchants, plus hypocrites, plus vindicatifs & plus intolérants que les autres hommes. En un mot, on découvrira ſans peine que Dieu n'a pu preſcrire des loix & des préceptes ridicules, nuiſibles, deſtructifs de toute Morale & de toute

Société, & qui seroient indignes même d'un homme du bon sens le plus simple & de la probité la plus commune.

Que les suppôts des religions factices prouvent donc avec la même évidence qu'ils sont chargés des ordres de Dieu ; & l'on s'y soumettra, quelque extraordinaires qu'ils paroissent : l'incrédulité ne tombe point sur l'étendue du pouvoir de Dieu, ni sur la justice de ses volontés ; elle tombe sur les prétentions de ces hommes qui nous parlent de sa part ; & l'on nie que les livres sacrés qu'ils nous montrent soient les loix de la Divinité.

CHAPITRE VII.

Cinquieme vérité.

C'est faire injure à Dieu, & donner atteinte à l'idée de l'être infiniment parfait, que de calomnier la raison & de la représenter comme un guide incertain & trompeur.

Tout ce que veut un Etre infiniment sage & puissant, doit s'exécuter parfaitement. Pourquoi les hommes manquent-ils si souvent leur but ? c'est qu'ils n'ont

pas assez de sagesse pour voir tout ce qu'il faut pour y parvenir, ni assez de puissance pour l'atteindre, quand même ils le connoîtroient.

On ne peut pas dire qu'un Etre veut une chose, qu'il fait tout ce qu'il faut pour qu'elle se fasse, qu'il est tout-puissant, tandis que cette chose ne s'exécute point.

Les hommes sont l'ouvrage de Dieu; la raison est de leur essence; c'est la lumiere qu'il leur a donnée pour se conduire; elle est une émanation de sa suprême intelligence: il est de l'essence de l'homme, c'est-à-dire de l'être intelligent & raisonnable, de connoître & de juger, comme il est de l'essence d'un cercle que tous ses diametres soient égaux, ainsi que tous les rayons tirés de son centre à sa circonférence.

C'est donc une absurdité, & même un blasphême, de dire que Dieu a créé des êtres modifiés de façon qu'ils voient clairement les choses autrement qu'elles ne sont effectivement; j'entends quant aux essences metaphysiques, & non quant aux figures & aux autres modes des êtres matériels, que les sens n'atteignent qu'imparfaitement: cette imperfection est nécessaire & inhérente à leur nature, & ne

porte aucun préjudice aux besoins corporels.

C'est encore une plus grande absurdité, & un plus grand blasphême, de dire que Dieu a créé des êtres intelligents pour leur ordonner de croire le contraire de ce qu'ils voient distinctement, sur-tout s'il n'attache point à ce ridicule commandement une marque qui prouve clairement qu'il vient de lui.

La moindre chose que l'on puisse demander, c'est de voir assez clairement que c'est la volonté de Dieu, pour contrebalancer l'idée claire que nous avons qu'un être parfait ne peut avoir donné de pareils ordres. On peut bien exiger un certain degré de croyance; mais est-il rien de plus étrange que de la demander contre les principes qu'on a établis soi-même?

Un Astronome exigera d'un paysan, qu'il croie le Soleil plus grand que la Terre: mais lorsqu'il lui aura enseigné les démonstrations sur lesquelles cette connoissance est indubitablement appuyée, il seroit méchant & insensé de lui faire ordonner par un inconnu, à qui il ne donneroit aucune preuve certaine de sa mission, de croire que le soleil n'est *pas plus* grand qu'une assiette, & de le

maltraiter ensuite s'il se refusoit à cette croyance parce qu'il s'en tiendroit aux démonstrations antérieures de l'Astronome.

Etouffer la raison humaine, la faire passer pour aveugle & pour incapable de discerner la vérité de l'illusion, c'est avancer deux extravagances également dangereuses par leurs conséquences. 1°. C'est se servir de la raison pour prouver qu'il n'y a point de raison; c'est par conséquent se jetter dans un cercle ridicule: car si l'on prouve par des raisonnements que la raison est fautive, ces raisonnements peuvent être faux, & par conséquent ils ne prouvent rien; s'ils sont concluants ils sont preuve; la raison peut donc établir la certitude & découvrir la vérité.

2°. C'est faire de Dieu un Etre impuissant ou méchant, puisque c'est soutenir indirectement qu'il n'a pu nous donner un guide plus sûr, ou qu'il ne l'a point voulu: deux proposition également impies & injurieuses à la Divinité.

Outre cela on tombe dans le Pyrrhonisme le plus outré, & dans la nécessité de soutenir qu'un homme yvre, fol ou actuellement épileptique, est aussi propre

à recevoir la Religion qu'un homme sage, & dans son bon sens. Pesez bien cette conséquence, mon R. P.; on ne la peut point éluder.

On prétend se tirer d'affaire en disant que les mysteres ne sont pas *contre la raison*, mais qu'ils sont *au-dessus de la raison*: moyennant cette vaine & futile distinction l'on éblouit le vulgaire ignorant, & l'on croit fermer la bouche à tout le monde; mais il est aisé de faire sentir le peu de solidité de cette prétendue solution.

Ce qui est au-dessus de la raison, c'est ce que l'on ne comprend point, mais dont on ne voit pas l'impossibilité: je ne comprends pas comment se fait la circulation du sang dans les animaux, ni celle de la seve dans les plantes; mais je n'y vois point d'impossibilité; cela est, si vous voulez, au-dessus de ma raison, mais cela n'est pas contre ma raison; cela la surpasse sans la choquer.

Dites à votre fermier que par l'Algebre on détermine tous les coups qui peuvent venir au piquet, & la façon de les jouer; il sera très-surpris, mais il ne vous dira point que cela n'est pas possible; il n'ira pas chercher des moyens pour vous le prouver, comme si vous

lui disiez que vous pouvez faire ensorte qu'il ait quatorze de Rois, & son adversaire une tierce majeure.

La Trinité & la Transsubstantiation sont d'une pareille impossibilité : ces deux dogmes, ou plutôt ces deux extrêmités de la démence humaine, répugnent également à la raison, & confondent les notions les plus claires qui soient dans notre esprit.

Je finis, mon R. P., en vous défiant vous, ainsi que tous les Théologiens, de tourner les choses de façon à récuser absolument la raison : après bien des ruses, bien des détours & des subtilités, il faudra que chaque Religion vienne plaider sa cause au tribunal de la raison.

Argument démonstratif.

Tout ce que fait un Etre infiniment puissant & infiniment sage, est parfait par rapport à sa fin.

L'Etre infiniment sage & infiniment puissant nous a donné la raison pour distinguer la vérité de l'erreur.

Donc la raison est capable de nous faire distinguer la vérité de l'erreur.

Si l'on me nie la mineure, je dirai qu'on n'est pas sincere avec soi-même, ou qu'on a l'esprit aliéné ; & je nierai à mon tour

que Dieu nous ait donné des yeux pour voir, la voix pour parler, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, &c.

CHAPITRE VIII.

Sixieme vérité.

Dieu nous a instruits clairement de ses volontés; il ne peut punir que des crimes libres; il n'a point d'interpretes ou de ministres; aucun livre n'est son ouvrage.

ON doit en toutes rencontres préférer l'évident à l'incertain, ce qui est clair à ce qui est obscur; cela est incontestable.

On ne doit pas éteindre les lumieres de sa raison pour croire des choses absurdes & pernicieuses, à moins que ceux qui les proposent ne les prouvent clairement, ou ne montrent, avec cette même clarté, l'ordre & la mission qu'ils ont reçus de l'Etre à qui je dois obéir.

Est-il aussi clair, aussi évident, aussi sûr, aussi certain que tel livre est l'ouvrage de Dieu, qu'il est clair & évident

que la raiſon eſt un préſent de ſa toute-puiſſance?

Eſt-il auſſi ſûr & auſſi certain qu'un tel homme eſt le Miniſtre de Dieu, qui l'a chargé de me commander de ſa part des choſes auxquelles ma raiſon s'oppoſe, qu'il eſt certain que la raiſon eſt la lumiere que Dieu m'a donnée pour examiner toutes choſes & pour en juger? Or cette raiſon me répete ſans ceſſe, que ces prétendus Miniſtres ſont ou des inſenſés ou des menteurs.

Vous allégueriez en vain que ces livres & ces prétendus Miniſtres du ciel ne prêchent rien contre la raiſon, mais ſeulement des choſes au-deſſus de la raiſon.

1°. Cette diſtinction a été déjà détruite précédemment.

2°. Cela ne fait rien à l'affaire: il nous faut toujours de l'autorité pour les croire, quand même ce qu'ils prêchent ne bleſſeroit pas la raiſon.

3°. Je ſoutiens que tout dogme, particulier à quelque Religion que ce ſoit, eſt directement oppoſé à la raiſon; & qu'on ne peut y donner ſon aſſentiment qu'en renonçant à ce guide ſi utile & ſi néceſſaire dans la conduite de la vie: chacun l'avoue de la Religion de ſon voiſin.

Disons-nous que les mysteres des anciens Payens, des Indiens, des Américains &c. sont des choses *au-dessus de la raison*? Les Payens regarderoient-ils la Transsubstantiation, la Grace, la Trinité, &c, comme des choses *au-dessus de la raison*? Toutes les différentes Sectes ne traitent-elles pas leurs opinions réciproques de choses contraires au bon sens & à la raison?

Il s'ensuit delà que tout homme sans prévention regarde tous ces mysteres comme autant d'impostures plus ou moins grossieres & dangereuses.

Il est donc évident qu'il faut écouter notre raison préférablement à qui que ce soit; or en consultant notre raison, notre conscience & les idées que nous avons de l'Etre suprême, nous voyons que tous les autres êtres raisonnables ont les mêmes idées, qui, nous venant naturellement, ne peuvent nous venir que de Dieu.

Nous voyons que Dieu doit être juste de la justice que nous connoissons, de la justice qui traite chacun suivant ses mérites, de la justice qui fait des loix praticables pour ceux qui y sont soumis, de la justice qui fait connoître ses loix: nierez-vous plutôt, mon R. P., ces sentiments de ma raison, & prétendrez-vous

qu'ils sont moins incontestables que les Métamorphoses, le Pentateuque, l'Evangile ou l'Alcoran? est-il plus évident que ces livres sont l'ouvrage immédiat de Dieu, qu'il n'est évident que les sentiments que je viens d'exposer me viennent de cet Être éternel & infini?

Croyez-vous aussi sûr que Dieu ait appellé David *un homme selon son cœur*, qu'il est sûr qu'un homme tel que David ne pouvoit point être un homme selon le cœur d'un Dieu juste & bon? Est-il aussi évident que Jupiter est le Pere d'Hercule, qu'il est évident que Dieu n'est point sensible aux plaisirs de la chair? Est-il aussi évident que des femmelettes & des pêcheurs grossiers & ignorants sont incapables de mensonge ou d'illusion, qu'il est évident qu'un homme mort en croix ne peut ni parler ni agir trois jours après sa mort? Est-il aussi évident qu'un homme ait mis la moitié de la lune dans sa manche, qu'il est évident que toutes les manches du monde ne la contiendroient pas? Les livres qu'on nous donne pour divins ne contiennent rien que chacun ne puisse dire s'il veut se livrer à l'impulsion de son imagination échauffée, & débiter obscurément toutes les extravagances & les absurdités qui

lui passeront par la tête : nous voyons de même que tel homme qui se dit Ministre de Dieu n'a rien de plus que les autres : les sens & la raison nous montrent tout cela ; mais ils ne nous disent rien sur cette prétendue *révélation* , non plus que sur cette prétendue mission divine de Moyse, de Jésus-Christ & des Apôtres : si cédant à la force de vos préjugés vous prétendez qu'ils vous apprennent quelque chose à cet égard, oserez-vous soutenir que ce soit avec la même clarté ? Non, je ne crois pas que vous l'osiez.

Pour se déterminer en toute occasion & sur-tout dans une matiere de la derniere importance, on doit peser les raisons & ne se rendre qu'aux plus convainçantes. Or j'ai les plus fortes raisons, qu'il soit possible d'imaginer, pour assurer que Dieu, tel que je le conçois & tel qu'il doit être, s'il existe, est un être parfait, qu'il est juste & qu'il n'est point un tyran : & l'on ne me donne que de mauvaises preuves du contraire ; car on n'en peut point alléguer de plus frivoles que de dire *tels gens le disent*, *tel livre le déclare*, attendu que ces gens peuvent être ou des fourbes ou des visionnaires, que ces livres peuvent être des fables ou des romans, & que l'on voit ailleurs & des

gens & des livres qui disent tout le contraire.

Entre deux propositions dangereuses, entre deux partis opposés qui ne sont pas indifférents à choisir, il ne faut pas moins qu'une démonstration pour déterminer un homme sage.

Faire Dieu de trois substances distinctes, s'il n'est pas vrai qu'il en soit composé, adorer, je ne veux pas dire un fanatique obscur, mais seulement un homme crucifié, s'il n'est pas vrai qu'il soit Dieu, rendre le culte de lâtrie à un morceau de pâte, s'il n'est pas vrai qu'il soit transsubstantié, &c. tout cela est aussi ridicule, &, selon les principes de votre religion même, qui fait un crime de l'erreur, cela est tout aussi dangereux que de ne le pas faire & de ne pas croire ces choses si elles sont véritables. Si l'on dit que nous ne sommes pas plus portés par notre raison à croire l'un que l'autre, il est certain qu'il faudra au moins demeurer indécis jusqu'à la démonstration, puisque l'un & l'autre parti est également dangereux, & puisqu'on court risque ou d'idolâtrer, ou de ne pas croire la vérité, & de ne pas rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû.

Argument démonſtratif.

Il faut préférer l'évidence à l'incertitude, la clarté à l'obſcurité.

Il eſt évident & clair que Dieu eſt juſte de la juſtice la plus pure, que tel livre eſt humain, que tel homme qui me prêche n'eſt qu'un homme. Il eſt très-faux que Dieu, s'il eſt juſte, ſoit juſte d'une autre juſtice que celle que nous connoiſſons, que tel livre ſoit ſon ouvrage, que tel homme ait reçu ſes ordres particuliers; au contraire, cela paroît évidemment faux aux perſonnes ſans prévention.

Donc il faut croire que Dieu eſt juſte de la juſtice que nous connoiſſons; que s'il veut punir il ne peut punir que les mauvaiſes actions libres, (ſuppoſé qu'il y en ait de telles, ce que je ſuis bien éloigné de croire) & que les actions contraires à ſes volontés dont il a clairement inſtruit. Donc il faut agir dans le principe qu'aucun livre n'eſt l'ouvrage de Dieu, qu'aucun homme n'eſt ſon Miniſtre ni ſon interprete, & que tous ceux qui prennent ce titre ſont des impoſteurs ou des fanatiques inſenſés.

CHAPITRE IX.

Septieme vérité.

Qu'on est obligé d'abandonner sa Religion quand on la trouve mauvaise.

On n'a pas plus de droit de retenir une chose, qu'on n'en a eu de la prendre.

Je ne crois pas que nos plus séveres Casuistes se fissent un scrupule de sortir des prisons d'Alger : cependant les religions factices commettent une bien plus grande injustice que les Corsaires, puisqu'elles commencent par surprendre les hommes en les préoccupant dès l'enfance, en les subjuguant par l'autorité, en abusant de leur foiblesse. Les Corsaires combattent contre des hommes faits, ils courent les mêmes risques de l'esclavage & de la vie, que celui qu'ils font courir aux autres ; enfin ceux qui vont à la mer s'exposent à ce danger, dont ils ont pleine connoissance, & la liberté de se garantir.

Où est l'apparence du droit de s'emparer de l'esprit d'un enfant pour le séduire & lui faire croire tout ce que l'on veut? Si l'on procédoit de bonne foi, on

attendroit qu'il eût vingt ou vingt-cinq ans ; & pour lors, sans user d'autorité, on lui proposeroit les principales religions du monde, les preuves sur lesquelles elles s'appuient ; &, ce qu'on peut objecter de raisonnable contre ces preuves : après cela, s'il venoit à abandonner celle dont il auroit fait choix, on auroit raison de l'appeller *Apostat* : on ne pourroit pas cependant le blâmer absolument ; changer n'est pas un crime en soi ; ce peut même être une vertu ; mais changer sans de bonnes raisons, c'est une inconstance blâmable.

Le mineur se fait relever par les loix civiles dès qu'il y a eu de la surprise de la part de ceux avec qui il a contracté, quoiqu'il n'ait point été forcé, & qu'il ne dépendît point de ceux qui ont abusé de sa foiblesse, & quoiqu'il fût même en état & en pouvoir d'examiner la chose. A plus forte raison il doit m'être permis de rompre les engagements que j'ai pris en me soumettant à une religion soit librement soit par contrainte, lorsque cette religion, plus mûrement examinée, me paroît fausse, absurde & dangereuse.

A vingt-cinq ans on ne releve plus un *jeune homme* de ce qu'il peut faire, parce

ce qu'il eſt juſte qu'il tienne ſes engagements avec ceux qui ont intérêt qu'il les accompliſſe, & qu'il doit avoir à cet âge aſſez de raiſon pour n'être pas ſurpris. Mais dans les occaſions où un homme ſeul eſt intéreſſé, on ne l'oblige point à effectuer ſes promeſſes; qui ne ſont alors que de ſimples deſſeins & des réſolutions conditionelles; perſonne ne ſe plaindra de moi, quand j'aura dit que je veux paſſer ma vie à Paris, ſi après cela je vais demeurer en Languedoc dont je trouve l'air plus ſain.

Je puis de-même quitter ma religion ſi je la trouve mauvaiſe, 1°. parce qu'on m'y a engagé par ſurpriſe, & que lorsque j'ai ſuivi à cet égard l'impulſion que mes parents m'ont donnée, j'étois hors d'état de juger & de refuſer de me ſoumettre, n'ayant ni diſcernement ni liberté: 2°. parce que c'eſt une affaire qui ne regarde que moi ſeul, & à laquelle perſonne n'a d'intérêt; ainſi je ne puis être blamé, ni juſtement puni pour ce changement.

Quant à ceux qui ont déjà changé de religion, ils ont le même droit d'abandonner la ſeconde qu'ils ont priſe, que la premiere qu'ils ont quittée; on eſt toujours bien fondé à examiner les

raisons auxquelles on s'est rendu, & à revenir sur ses pas quand on les trouve mauvaises.

Argument démonstratif.

On n'a pas plus de droit de retenir qu'on n'en a eu de prendre une chose:
La Religion nous a pris sans aucun droit;
Donc elle n'a pas droit de nous retenir.
La force & la surprise ne donnent point de droit:
La Religion nous a pris par force & par surprise;
Donc elle nous a pris sans droit; donc nous pouvons l'abandonner.
Quand ce n'est ni par force ni par surprise qu'on a embrassé une Religion quelconque, on a cédé à des raisons qui sont toujours sujettes à révision, comme nous l'avons prouvé.
Quiconque s'apperçoit que dans une affaire de conséquence il a pris un mauvais parti, change son erreur en crime ou en folie s'il se fait un point d'honneur de la persévérance; donc il est en droit de quitter son erreur quand il l'a reconnue; & c'est même un devoir.

Dilemme sans réplique.

Il faut examiner & juger la religion dans laquelle on se trouve engagé soit par choix soit par le hazard de la naissance ; ou bien il ne faut ni l'examiner ni en juger.

S'il ne faut ni l'examiner ni en juger, chacun restera dans la sienne : le Juif restera Juif ; & il en sera de-même du Payen, du Mahométan, du Chrétien, du Papiste, du Protestant, soit qu'il soit né dans sa religion, ou qu'il s'y soit engagé par la suite.

Aucune religion n'adoptera cette conséquence nécessaire qu'en sa propre faveur ; ce qui est le comble de l'injustice & de la déraison.

S'il faut examiner, voici après de mûres réflexions le jugement que je porte de la Religion Chrétienne. Je la trouve absurde, extravagante, injurieuse à Dieu, pernicieuse aux hommes, facilitant & même autorisant les rapines, les séductions, l'ambition, l'intérêt de ses Ministres & la révélation des secrets des familles ; je la vois comme une source intarissable de meurtres, de crimes & d'atrocités commises sous son nom ; elle me semble un flambeau de discorde, de

haine, de vengeance, & un masque dont se couvre l'hypocrite pour tromper plus adroitement ceux dont la crédulité lui est utile ; enfin j'y vois le bouclier de la tyrannie contre les peuples qu'elle opprime, & la verge des bons Princes quand ils ne sont point superstitieux. Avec cette idée de votre religion, outre le droit de l'abandonner, je suis dans l'obligation la plus étroite d'y renoncer & de l'avoir en horreur, de plaindre ou de mépriser ceux qui la prêchent, & de vouer à l'exécration publique ceux qui la soutiennent par leurs violences & leurs persécutions.

CHAPITRE X.

Huitieme vérité.

Aucune Religion ne peut établir ses fa[its] avec certitude, pas même avec vraise[m]blance.

DES faits ne peuvent s'établir par des pieces recevables, par des [té]moignages authentiques & décisifs : [au]cune religion factice n'a de pieces [ni de] témoignages revêtus de la forme

raiſon, l'expérience & les coutumes de toutes les nations exigent.

On peut regarder l'affaire de la religion comme un procès, où chaque religion eſt le *demandeur*, & toutes les autres enſemble le *défendeur*. Le Chriſtianiſme ſoutient qu'il a la vérité de ſon côté; le Paganiſme, le Judaïſme, le Mahométiſme le nient: le Mahométiſme prétend qu'il eſt la bonne religion; le Paganiſme, le Judaïſme, le Chriſtianiſme le nient: il en eſt de-même des autres. Ou bien on peut regarder toutes ces religions factices comme les demandeurs contre le bon ſens; & la raiſon, le bon droit, & la liberté de tous les hommes, comme les défendeurs: cela eſt inconteſtable. Dans tout procès quelconque le jugement dépend des pieces, qui ſont des écrits communs entre les parties, comme des contracts, des ordonnances des ſupérieurs, des jugements rendus, des arrêts, &c. Dans l'affaire dont il s'agit où ſont les pieces? Chaque religion a tout au plus une ſeule piece: où a-t-on vu juger un procès ſur le ſeul mémoire d'une des parties? Qu'eſt-ce que l'Evangile, l'Alcoran, le Pentateuque, ſinon une allégation contre laquelle une ſimple négation ſuffit?

Argument démonstratif.

Des faits ne peuvent s'établir que par des pieces recevables & des témoignages décisifs :

Aucune religion n'a des pieces recevables, ni des témoignages authentiques ;

Donc aucune religion ne peut établir ses faits ; j'entends par des pieces recevables, des écrits communs entre des parties, ou des Ordonnances des supérieurs.

Des témoignages incontestables sont ceux des personnes éclairées & absolument désintéressées qui ont suivi & examiné avec les connoissances & l'attention requises les faits en question.

Aucune religion n'a de pieces ou de témoignages pareils ; donc aucune Religion n'a de pieces recevables ni de témoignages incontestables.

Quand on diroit que les Histoires ordinaires passent pour des preuves dans plusieurs circonstances importantes, cela n'avanceroit de rien.

1o. Ces Histoires ont été faites sans aucun rapport à la contestation que l'on veut régler ; par conséquent elles sont désintéressées en cela. Si elles étoient de même date que le commencement de

l'affaire en question, on n'y auroit pas plus d'égards que si l'une des parties l'avoit faite, à moins qu'elles ne fussent appuyées de pieces telles que nous les demandons.

2°. Une Histoire toute simple ne produit jamais une conviction absolue; elle fournit seulement une preuve plus ou moins plausible suivant les circonstances: risquera-t-on son salut éternel sur des vraisemblances & des probalités?

3°. Il y a bien de la différence entre les Histoires ordinaires qui n'ont point été contestées, au moins pour les faits généraux & de notoriété publique, & qui par-là sont en quelque façon reconnues pour vraies en cela, ou bien celles des religions contestées & accusées de faux dès qu'elles ont parû.

4°. Enfin je ne nie pas qu'il n'y ait plusieurs circonstances dans lesquelles ces Histoires instruisent par leur propre autorité: mais je sai bien aussi que cette instruction est plus souvent incertaine & illusoire; que la plupart des faits qu'elles contiennent sont contestés; que ceux même qui sont reçus le plus unanimement ne sont pas sûrs, & qu'on en peut douter sans être accusé de se refuser à l'évidence; aucune de leurs narrations

n'emporte un consentement absolu, comme font nos sciences exactes ; d'ailleurs on n'y ajoute foi qu'autant que ces faits sont renfermés dans les bornes de la possibilité naturelle ; dès quils ne se trouvent pas conformes au cours ordinaire des choses humaines, on les appelle des *Fables* ou des *Romans*, & on les rejette sans autre examen. Mais de quoi sont remplis les livres des religions factices ? De faits merveilleux qui surpassent les forces de la nature, qui sont contraires à ses loix invariables, & qui répugnent autant à la sagesse & à la justice de Dieu qu'à la raison & à la vérité : ce sont par conséquent des Romans & des fables.

Outre cela l'Histoire nous dit qu'un homme a fait une telle action, qu'il a dit une telle chose, qu'il a prononcé un tel jugement ; mais c'est la raison qui décide du droit ; & si l'historien prononce sur le mérite ou le démérite de ces actions, la foi que je puis lui accorder sur les faits ne s'étend point aux jugemens qu'il en porte.

Mais les livres des religions factices prétendent que c'est Dieu lui-même qui les a dictés : ainsi en acceptant le *fait* on accepte le *droit*, puisque Dieu ne peut mentir. D'un autre côté nous avons prouvé

que ces livres ne peuvent être regardés par les gens sensés que comme des fables ridicules, absurdes & souvent d'une atrocité révoltante; ainsi on ne doit point admettre les faits qu'ils rapportent. Dieu ne dicte point de livres; il parleroit immédiatement aux cœurs des hommes, s'il avoit des ordres à leur donner, & des préceptes nécessaires à leur prescrire: les hommes ne font des livres que faute de pouvoir se communiquer autrement leurs pensées & leurs intentions.

CHAPITRE XI.

Neuvieme vérité.

Il faudroit à chaque religion une suite continuelle & actuelle de miracles incontestables.

LES preuves doivent être proportionnées à la difficulté & à l'importance des choses qui sont en question.

Pour une chose aisée à croire, & de peu de conséquence, la moindre vraisemblance suffit; on se contente alors du plus léger témoignage: mais pour une chose obscure, difficile à croire, compliquée, & dont la décision influe nécessairement sur le

bonheur d'une infinité d'êtres, il faut de grandes preuves, de fortes probabilités, & des témoignages dont la véracité ne puisse être contestée, pour m'engager à la croire & à régler ma conduite en conséquence.

Examinez la différence de la procédure criminelle à la procédure civile: quoique dans la derniere il s'agisse du bien, de l'ordre & du maintien des familles, il s'agit dans l'autre de la vie & de l'honneur des citoyens; c'est pourquoi les juges y sont à jeun, & si les voix sont égales la cause est renvoyée, &c.

Qu'un jeune homme vous dise qu'il a vingt-six ans, vous le croyez, pour peu qu'il ait l'air plus formé que les enfants; mais s'il vous demande ensuite cent pistoles sur son billet, vous commencez à examiner si en effet il est majeur; & s'il vous proposoit de vous vendre une terre cent mille écus argent comptant, vous voudriez voir son extrait baptistaire. Voilà pour la conséquence; voyons pour la difficulté.

Si, ayant l'honneur de vous voir, mon R. P., je me plaignois d'avoir trouvé un grand embarras sur le pont Notre Dame, vous me croiriez aisément; si je disois qu'il y a eu vingt personnes de blessées,

vous pourriez me croire malgré votre étonnement; si j'ajoutois que de ces vingt personnes cinq ont eu l'œil droit crevé, cinq l'œil gauche, cinq le bras cassé, & cinq la jambe, vous commenceriez alors à ne me point croire du tout; mais que seroit-ce donc si j'ajoutois encore, que j'ai soufflé sur tous ces gens-là & qu'ils ont été guéris? que seroit-ce si je vous disois que j'ai pris un carosse d'une main & que je l'ai enlevé pour laisser passer les autres, & si je concluois delà que vous me devez du respect, de la considération, une obéissance aveugle, à moi & à tous ceux qui porteront un tel habit? acquiesceriez-vous à mes loix, vous rendriez-vous à mon témoignage, sous le faux & vain prétexte que vous m'avez bien cru lorsque je vous ai parlé de l'embarras que j'avois rencontré? Certainement vous me traiteriez de fou; & si votre patience alloit jusqu'à me répondre, vous me diriez que vous avez cru ce qui étoit croyable, & non ce qui est une fable; que vous avez cru ce que vous n'aviez aucun intérêt de soupçonner de faux, & non ce qu'il vous seroit onéreux de croire sans fondement & sans profit pour vous.

Ceci n'est point une comparaison, c'est absolument la même chose que le fait de

religions, il n'y a que les termes à changer : le Curé, le Bonze, l'Iman, le Prédicant, le Rabin & le Talapoin débitent des fables dépourvues de toute apparence de possibilité, & concluent delà qu'il faut les respecter, leur obéir, les bien payer, les exempter de toutes les charges publiques; ne les supposer capables d'aucuns mensonges ou crimes, & s'ils en sont manifestement convaincus, qu'il ne faut point les punir de peur de scandale, & qu'on doit les couvrir du *manteau de la charité.*

Pour des faits surnaturels il faut des preuves surnaturelles. Mon Curé me dit qu'un verre d'eau versé sur la tête, & une croix faite en l'air en prononçant des paroles, effacent les péchés que nous avons commis dès avant que de naître : pour preuve de tout cela, avec un pareil topique qu'il guérisse un épileptique. Il m'assûre que ses messes, le son de ses cloches, ses processions, &c. procurent la santé, conjurent les orages, chassent les insectes, &c : pour me prouver cela, qu'avec ces remedes si efficaces il releve un pan de mon mur qui est tombé, qu'il me délivre des punaises; en un mot, qu'il prouve ou se taise.

Pour prouver sa puissance & son au-

torité sur des choses dont on ne peut faire l'expérience, il faut établir un cas semblable à l'égard de celles que l'on peut expérimenter, sans quoi l'on ne doit pas attendre de croyance. Le Géometre me dit qu'il mesure exactement la distance qui se trouve entre deux points inaccessibles; si j'en doute, il en fait l'expérience entre deux points accessibles, je vérifie son opération, je vois qu'elle est juste; & je crois qu'il peut faire ce dont j'avois douté d'abord.

Vous dites que vos Messes tirent les ames du purgatoire; eh bien! tirez avec une Messe un homme de la Bastille.

Les Empyriques, les Charlatans, les Opérateurs, qui font pour la santé du corps ce que les Apôtres & les Missionnaires font pour le salut de l'ame, font des épreuves; ils n'exigent pas qu'on les croie sur leur parole; ils se brûlent, se percent, s'empoisonnent & se guérissent de tous ces maux; ils voyent que l'intérêt qu'ils ont à persuader étant connu, il faut de nécessité une preuve qui persuade à ceux qui les écoutent qu'ils disent la vérité.

J'ai lu quelque part ce beau raisonnement: vous croyez bien les commentaires de César, pourquoi ne croiriez-vous pas

l'Evangile? Je dois donc croire aussi l'Alcoran? La conséquence est égale.

Je crois les commentaires de César parce qu'en général ils ne disent rien dont on ne sente la possibilité. Si César disoit qu'il a passé la mer à pied sec; que les eaux se sont séparées & accumulées des deux côtés pour le laisser passer, & tant d'autres mensonges, aussi absurdes, qu'on trouve dans l'Ancien & le Nouveau Testament, nous ne le croirions pas; & bien moins encore, si les fauteurs de ce Roman en tiroient des conséquences utiles pour eux-mêmes & onéreuses pour nous. D'ailleurs mille monuments épars appuient le livre de César. Cependant quand nous disons que nous croyons les commentaires de César, cela ne signifie pas que nous jurerions ou que nous exposerions notre vie pour prouver qu'ils sont absolument & totalement vrais; on doute de bien des faits naturels, & l'on ne veut pas que je doute de relations cent fois plus singulieres & plus romanesques que tout ce que l'Histoire nous dit!

Sur un fait, même croyable, le seul intérêt de celui qui le rapporte met en droit d'en douter; & l'intérêt que nous avons qu'il soit faux, nous met en droit

de l'examiner rigoureusement. Si on venoit me dire que mon fils a été tué à l'armée, je le croirois : mais si le porteur de la nouvelle me disoit qu'il l'a fait son héritier, & cela sans autre preuve, je cesserois de croire & la mort & la donation.

Si l'on me dit que les monts Pyrénées étoient au Japon, mais que sur l'ordre de tel homme ils ont fait un saut & sont venus se placer où ils sont, je n'en voudrois rien croire ; si dans l'instant une voix me disoit pareille chose, & que regardant par-tout je ne visse personne qui eût pu prononcer ces paroles, je commencerois à douter ; mais si, levant les yeux, je voyois des étoiles s'arranger, pour former des mots qui m'indiquassent la même chose, je croirois sans hésiter. La preuve seroit alors aussi étrange que le fait, & seroit en proportion avec lui.

Argument démonstratif.

Les preuves doivent être fortes à proportion de la difficulté de la chose à prouver, & évidentes à proportion de son importance.

La question de la Religion roule sur des choses impossibles, ou du moins sur-

naturelles, que l'on dit de la derniere importance.

Donc il faut aux religions des preuves au-dessus des forces de la nature, & qui soient de la derniere évidence.

Mais, dira-t-on, *toutes les religions s'appuient sur un nombre prodigieux de miracles*: oui, selon leurs livres; mais pour me les faire croire faites m'en voir un bien évident; vous ne le pouvez, & moi je ne puis rien croire. Où sont, mon R. P., les hommes véritablement sensés & dégagés d'esprit de parti qui aient vu des miracles? S'il y en a, qu'ils les croient; mais les autres seroient insensés d'y ajouter foi; personne ne pouvant être obligé de croire, sur le rapport d'autrui, les faits mêmes les plus vraisemblables.

D'ailleurs si les miracles étoient un moyen raisonnable d'inspirer la foi, tous les hommes seroient exposés à l'erreur: combien de prestiges de l'art passeroient pour des miracles dans les nations sauvages! En effet, on voit des miracles à proportion qu'on est moins instruit, ou qu'on ignore les secrets de la Médecine, de la Physique expérimentale, de la Chymie, des Mathématiques, &c. à proportion de l'ignorance où l'on est des tours d'adresse des jongleurs, des vertus & des propriétés

propriétés de certains remedes, & des effets de certaines machines. Tout étoit plein d'esprits, de démons, de possédés il y a deux siecles. Des marionettes parurent aux Suisses montagnards un effet de la magie. N'a-t-on pas vu en Amérique dix mille habitants du pays, qui, à la vue des terribles effets de la poudre à canon, assuroient que les Castillans faisoient des miracles, & qu'ils étoient dépositaires des foudres de Dieu? Qu'un imposteur creuse des mines, & qu'il ait des fusées de bombes qui brûlent quoiqu'on les plonge dans l'eau; qu'il tue les rebelles à ses volontés d'un coup de pistolet, faut-il pour cela que ces pauvres gens croient tous les dogmes qu'il leur annoncera, quelque absurdes qu'ils soient? il conduira quelques-uns des incrédules sur l'endroit où il aura placé sa mine, il les exhortera; s'il ne les persuade pas, il s'écriera que le feu de l'enfer va le venger: alors ces malheureux, sautant en l'air parmi le feu & la terre, ne seront-ils pas un exemple pour les autres & un spectacle très-persuasif? Ceux-ci n'auront-ils pas vu des miracles? ils seront donc dans l'obligation d'embrasser la doctrine de l'imposteur & de faire tout ce qu'il voudra?

Avouez donc, mon R. P., que des effets, quelque extraordinaires & quelque miraculeux qu'ils nous paroissent, ne peuvent rien prouver en faveur de la vérité d'une doctrine à laquelle on les fait servir de base, ou que la foi des hommes est à la merci du premier fourbe adroit qui voudra les tromper. D'ailleurs toutes les religions que vous regardez comme fausses ont des miracles aussi bien établis que les vôtres, contenus de même dans des livres sacrés, leur mémoire est célébrée & perpétuée par des fêtes, par des temples & par des monumens. Je vais plus loin encore, & je défie to[...] les Théologiens Chrétiens de soutenir l[...] miracles de Moyse & de Jésus-Chri[...] par des raisons qui ne conviennent p[...] également & qui ne prouvent pas au[...] fortement pour les miracles de Mah[...]met, de Sommonocodom, de Bram[...] &c. Je les défie de même de combat[...] les miracles de ces Législateurs célèb[...] par des raisons qu'on ne puisse emplo[...] avec autant d'avantage contre ceux [...] votre religion.

CHAPITRE XII.

Dixieme vérité.

On court risque d'être dans l'erreur, quelque religion que l'on suive.

DES faits ne peuvent être établis avec une parfaite certitude ; on a beau prendre toutes les mesures que la prudence & la sagacité peuvent suggérer, on ne peut trouver que des vraisemblances, qui ont quelquefois un haut degré de probabilité, & qui forment même, selon les circonstances, une espece de conviction ; mais tout cela n'équivant jamais à l'évidence parfaite & à la vérité claire & incontestable.

La différence entre l'Histoire & la Fable ne consiste pas en ce que l'une est vraie & l'autre fausse ; elle est fondée sur ce que l'une peut être vraie, & qu'il y a même apparence qu'elle l'est, au moins en général, tandis que l'autre est sûrement & évidemment fausse.

Un juge qui a condamné un homme convaincu par des pieces & par des témoins, ne peut pas dire qu'il n'a pas condamné un innocent, & le dire avec certi-

tude ; il peut assûrer qu'il l'a condamné innocemment.

Pour qu'un fait fût incontestable à notre égard, il faudroit qu'il fût impossible que nos sens nous trompassent, ou que notre imagination ne pût être frappée que d'objets présents & tels qu'ils sont réellement, en un mot, que nous fussions au-dessus de toute illusion.

Pour qu'un fait fût prouvé invinciblement, il faudroit qu'il fût impossible que les hommes mentissent aux autres ou se trompassent eux-mêmes.

On ne peut donc établir des faits de maniere à les mettre à l'abri de toute contradiction. Il n'y a que les vérités métaphysiques & physiques qui soient incontestables, & qui arrachent un assentiment parfait & irrévocable. Il faut donc de nécessité consulter les vérités métaphysiques pour trouver une certitude absolue.

Si dans les affaires de la vie on s'en rapporte à des preuves de fait, c'est qu'on ne peut faire autrement ; la vie n'est qu'une suite de faits matériels, il faut donc bien juger sur des faits matériels : mais en comptant sur ces preuves on ne prétend pas rendre un jugement exempt d'erreur, on prétend seulement rendre le meilleur

jugement qu'on puisse rendre en pareil cas, quoiqu'au fond il puisse être mauvais ou faux.

Où est donc la certitude des religions qui ne sont fondées que sur des faits? C'est se moquer que de dire, *c'est Dieu même qui atteste* ces faits, si l'on ne démontre en même temps que les livres où ces faits se trouvent sont l'ouvrage immédiat de Dieu; des faits impossibles ne peuvent se prouver; on n'est pas le maître de s'en convaincre, quelque chose qui soit alléguée en leur faveur, parce que le raisonnement qui en découvre l'impossibilité est plus clair & plus évident, que toutes les preuves qu'on peut donner.

Des faits surnaturels ne peuvent jamais avoir une parfaite certitude, même pour ceux qui en seroient les témoins, parce qu'il est plus aisé que tous leurs sens se trompent, qu'il n'est aisé qu'un fait surnaturel se passe; & à plus forte raison quand ces faits surnaturels ne sont fondés que sur des relations & des ouï-dire.

Disons donc hardiment que les religions alleguent des faits impossibles & surnaturels, & par conséquent des faits qu'elles ne peuvent jamais prouver. Quand on trouveroit une religion mieux fon-

dée que les autres, ce ne feroit pas une preuve qu'on dût s'en tenir là.

1°. Parce qu'on n'est pas sûr de la bien entendre:

2°. Parce qu'une chose meilleure qu'une autre peut ne rien valoir; les choses mauvaises ne sont bonnes qu'à l'égard de ceux qui n'en connoîtroient pas de meilleures.

Ainsi la meilleure religion de l'Amérique étoit bonne avant que nous y eussions pénétré. Qui nous a dit que celle des Terres Australes ne vaille pas mieux que la nôtre, & qu'il n'en viendra pas des Apôtres dans notre continent pour nous convertir à leur foi? En un mot, donnez-moi une démonstration de la divinité de vos livres, je consens de m'y rendre, quoique je dise que ces livres sont humains.

Argument démonstratif.

Tous les faits ne peuvent emporter une certitude parfaite.

Toutes les religions sont fondées sur des faits;

Donc elles sont incertaines; donc en les suivant on court risque d'être dans l'erreur.

CHAPITRE XIII.

Onzieme vérité.

Toutes les Religions ne se donnent elles-mêmes que pour incertaines.

Croire, ce n'est pas savoir, ce n'est pas voir; croire suppose une incertitude. Je sai, je suis sûr, je vois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, que la diagonale d'un quarré est plus longue qu'un de ses côtés, que le quarré de l'hypothénuse est égal au quarré des deux autres côtés; il en est de même des autres propositions de Mathématique également certaines & évidentes. Mais je crois qu'Alexandre a vaincu Darius, & qu'il a conquis la Perse.

La conviction que les vérités métaphysiques éternelles & nécessaires portent dans l'esprit de tout homme dont l'organisation n'est pas viciée, n'est point susceptible du plus ou du moins; elle est immuable; & comme elle exclut toute espece de doute & d'incertitude, on est sûr que tous les êtres intelligents & sains voient la même chose, & l'on n'a ni crainte ni espérance de trouver le contraire: les plus grandes menaces, les plus

grandes promesses n'engageront pas un instant à chercher un point dans un quarré qui soit également éloigné de toutes les extrémités ; on en voit clairement l'impossibilité, parce qu'on voit clairement ce que c'est qu'un quarré. Mais que le Roi propose cent mille écus à qui pourra prouver que César n'a jamais été en Angleterre ; il y aura là-dessus mille dissertations dans six mois.

On voit tous les jours les opinions les plus généralement reçues & les notions les plus enracinées combattues & détruites ; mais on n'a jamais vu & l'on ne verra jamais personne révoquer en doute les démonstrations d'Euclide, ni aucune autre vérité que l'esprit apperçoit clairement.

Il y a donc une différence entre croire & voir. Croire n'est pas affirmer, comme ne pas croire n'est pas nier. *Croire* signifie ne pas contester, acquiescer par provision jusqu'à une meilleure & plus ample information ; ce mot suppose du doute, & laisse à l'esprit la liberté d'embrasser une croyance contraire.

La croyance peut augmenter à l'infini, sans jamais atteindre le dernier degré de perfection ; pour la certitude, la vue produit tout d'un coup ce dernier degré ; pour la certitude parfaite, il est impossi-

ble que l'on me rende plus certain que je ne le ſuis, que la corde d'un arc a moins d'étendue que l'arc même; mais on peut me rendre plus aſſuré que je ne le ſuis, que l'arche qui eſt à la tête du pont de Xaintes eſt de Jule Céſar, quoique j'en aie lu l'inſcription; on peut auſſi diminuer ma croyance ſur cet article.

Nulle religion factice n'a promis encore de faire voir de cette vue dont l'esprit apperçoit les vérités métaphyſiques, eſſentielles, éternelles & néceſſaires; aucune n'a exigé qu'on aſſurât que l'on voyoit; ce n'eſt point par ſcrupule ou faute d'impudence & de mauvaiſe foi, c'eſt parce que cela révolteroit les eſprits & pourroit faire crouler tout l'édifice déjà ſi chancellant; elles ſe contentent de demander qu'on croie, qu'on ne diſpute pas, qu'on ait la complaiſance d'acquieſcer, en un mot, qu'on ſoumette aveuglément ſon entendement ſous l'obéiſſance de la foi. *Captivantes intellectum in obſequium fidei.* Voilà la formule commune de toutes les religions; c'eſt le point dans lequel elles ſe réuniſſent & ſe touchent, pour ainſi dire, le plus immédiatement.

Le Paganiſme des Grecs & des Ro-

mains demandoit qu'on crût que Jupiter, Neptune & Pluton avoient partagé l'univers; que la fumée de l'encens, & le sang des animaux égorgés, gagnoit ces Dieux; qu'ils s'unissoient aux simulacres qu'on leur consacroit; qu'ils étoient plus présents dans les simulacres & dans les temples qu'on leur dédioit, qu'ailleurs; qu'ils faisoient tous les jours des miracles, &c.

Le Paganisme d'aujourd'hui demande à-peu-près les mêmes choses. Le Judaïsme demande qu'on croie que le retranchement d'une partie du corps est le sceau de l'alliance que Dieu a faite autrefois avec les hommes; que ce Dieu habite un temple; que sa demeure principale est au Ciel; que les Hébreux sont son peuple chéri, & qu'il hait toutes les autres nations; qu'il ne faut pas manger de certains animaux; qu'on est impur pour avoir touché un cadavre, &c.

Le Mahométisme veut aussi qu'on croie la circoncision nécessaire; que l'eau répandue sur le visage & sur les bras efface les péchés; que c'est l'Ange Gabriel qui apporta l'Alcoran, qui est écrit sur une table d'émeraude conservée dans le Ciel; que les femmes seront exclues du Paradis, &c.

Le Christianisme ne demande pas avec plus de preuves & de raison, qu'on croie que Dieu est composé de trois substances distinctes, dont l'une procede & l'autre est engendrée ; qu'il punit le péché d'un seul homme sur un nombre infini d'hommes qui n'y ont point eu de part ; que la nature de l'homme s'est corrompue ; qu'il a fallu que l'une des trois substances divines s'immolât aux autres pour se satisfaire toutes trois ; que cette satisfaction ne sera appliquée qu'à un petit nombre choisi par le caprice de ce Dieu farouche & bizarre, sans qu'il paroisse la moindre marque de cette prétendue satisfaction, pacification, ou réparation, ni que la mort, les maladies, les erreurs & les crimes en soient moins communs sur la terre, quoiqu'on les attribue au péché qu'on prétend être expié, & à cette corruption de la nature qu'on prétend réparée, &c. &c.

Il est clair, par ce qui vient d'être dit, que toutes les religions ont la même autorité, & qu'elles exercent la même tyrannie sur les esprits, les volontés, les consciences, les biens, & les actions les plus nécessaires. Cela ne vient pas de leur probabilité, ou vraisemblance ; il est impossible que ces choses soient dans toutes

au même degré; elles ne tiennent donc cette autorité que de la prévention, que de la ruse des Prêtres qui s'emparent des premieres années de l'enfance, pour l'abreuver, pour ainsi dire, de fables grossieres & pernicieuses, en un mot, de la stupidité de l'homme qui se laisse entraîner au torrent. Ce petit article est bien fort, & mérite bien toute l'attention du P. Malebranche.

L'autorité de toutes les religions est égale, parce que la force de l'éducation est égale par-tout aussi bien que la force de l'exemple. On embarrasse la tête d'un enfant; son esprit est sans expérience; il est au milieu d'un peuple esclave des mêmes préjugés; on lui prêche sans cesse, & avec un appareil imposant, que ce sont des vérités qu'il ne faut pas même examiner; il avance en âge; les besoins de la vie l'occupent; les passions le dominent; il voit emprisonner & traîner au supplice le premier qui ose proférer une parole contre les superstitions de son pays, & il en reste là. Si la solitude, quelques réflexions momentanées, quelques avertissements & quelques occasions le mettent un peu à portée de penser, il doute, il entrevoit la vérité d'une vue *obscure* & passagere; mais le torrent le

ramene ; il craint même de voir plus clairement la vérité qui lui échappe.

N'eſt-il pas vrai, mon R. P., que ce n'eſt pas la vérite qui vous fait croire, mais ſeulement la prévention ? ſi votre curé vous avoit dit dès l'enfance qu'il y a ſept perſonnes en Dieu & trois Sacremens, l'auriez-vous démenti ? non certainement ; vous auriez reçu ces articles de foi comme vous recevez tous ceux du catéchiſme, qui admet trois perſonnes en Dieu & ſept Sacremens.

Mais d'un autre côté l'Iman, le Muphti & le Bramine ſont auſſi perſuadés de la vérité de leur religion que vous l'êtes de celle du Chriſtianiſme ; eſt-ce parce qu'ils ont raiſon ? vous ne le direz pas. Voilà une égalité de croyance ſans une égalité de raiſon ; c'eſt donc la ſeule force de l'éducation qui eſt égale dans tous, & celle de la vérité n'y a aucune part.

On dira peut-être que quelques Miſſionnaires convertiſſent des nations entieres ; mais ſi l'on voyoit, comme je l'ai vu, la façon dont ſe font ces converſions, les ruſes, les traits de machiavelliſme, la force, la violence qu'on emploie quand on le peut, on ne feroit pas cette objection, que chaque religion peut faire : car on voit des converſions dans toutes cel-

les qui ont la manie de faire des prosélytes.

Je l'ai dit, mon Révérend Pere, je ne veux entrer dans la discussion d'aucuns faits; voici cependant deux réflexions qui pourront faire quelque impression sur vous.

La plupart des conversions se font chez des nations sauvages, qu'on surprend par autorité & par l'avantage que nous donnent sur eux les armes, les sciences & les arts; on parvient aisément à les convaincre de l'existence d'un seul Dieu, ou d'un pouvoir & d'une force invisible qui gouverne la nature; on les éblouit par le spectacle de nos cérémonies; on les charme par la beauté de nos chants; on leur fait présent de quelques bagatelles; on prend ainsi de l'empire sur leur esprit; on leur débite quelques bribes de religion, qu'ils n'entendent pas & qu'ils n'osent contester; & pour un peu d'eau-de-vie ils abandonnent leurs enfans à tout ce que l'on veut leur apprendre. On m'en montra un à qui on avoit donné de l'eau-de-vie pour laisser baptiser son enfant; il le rapporta le lendemain pour avoir la même récompense.

Les autres sont des peuples idolâtres; on leur montre le ridicule de leur relig

gion en leur cachant celui de la nôtre; on se rend recommandable par une supériorité de science; on leur prouve l'unité de Dieu dans l'univers; on leur debite les dogmes les moins rebutants & les moins absurdes du Christianisme, & on leur choisit ceux qui approchent le plus de leurs propres rêveries, ensorte qu'il n'y a que le nom à changer. On ne parle point des suites de cette Doctrine, point des dixmes, point des excommunications, point des interdits, point des tarifs d'impôts pour les mariages & les enterrements.

Que ne fera-t-on pas entrer dans la tête des hommes en s'y prenant ainsi? Une chose de fait, c'est que les Negres qui passent en Turquie se font Mahométans, & que ceux qui sont élevés dans les Colonies Protestantes sont ou Luthériens ou Calvinistes, comme les nôtres sont Catholiques Romains. Voilà ces ames gagnées à Jésus-Christ. Je n'en parle point sur des relations; j'ai tout vu par moi-même.

Les argumens les plus forts de ces nouveaux Apôtres se réduisent à ceci: „ nous „ sommes plus savants que vous, plus „ adroits, plus pénétrants: nous croyons „ telle chose; donc vous devez la croire.

„ Nous venons ici ſans aucune vue d'in-
„ térêt. Croyez-vous que nous ſoyons
„ des impoſteurs qui veuillions vous trom-
„ per, nous qui, au mépris de mille dan-
„ gers divers, & ſans aucun profit, tra-
„ verſons les mers uniquement pour
„ vous éclairer & vous guider dans la
„ voie du ſalut ?"

Voilà les ſophiſmes de ces Prédicateurs, qui paſſent parce qu'une partie de l'auditoire n'a ni le temps ni la capacité de les examiner, & ne ſe doute pas des travaux que peut faire entreprendre le plaiſir de dominer ſur les eſprits des hommes. Perſonne n'oſe donc ouvrir la bouche pour les contredire. Voyons toutefois leur ſolidité.

Le premier de ces arguments ne prouve rien; on peut être habile en mille choſes, & ſe tromper en un point: les Chinois, bien plus ſavants que les Negres, leur enſeigneroient-ils la bonne religion? Archimede, Euclide, Ariſtote, Platon &c. étoient certainement beaucoup plus inſtruits que la plupart des Chrétiens; & cependant ils étoient polythéiſtes.

Le ſecond argument eſt une fauſſeté manifeſte. Il n'eſt pas vrai que ces Miſſionnaires ſi pieux s'expoſent aux dangers d'une longue navigation ſans aucun intérêt:

intérêt : il y en a parmi eux un très-grand nombre qui font de grosses fortunes par le commerce & l'industrie ; d'ailleurs la curiosité, l'envie de voyager, le plaisir de sortir du couvent, le libertinage, l'ambition, ne sont-ils pas des motifs très-pressants?

Je ne nie point qu'il ne puisse y en avoir quelques-uns que le seul motif de la religion engage, ce qui n'est qu'un pur effet de l'opinion & de l'enthousiasme ; ils en feroient autant pour toute autre religion s'ils y avoient été élevés. Mais quand bien même tous seroient guidés par ce motif, ce sont des esprits simples dont la Communauté profite pour faire des établissemens ; ainsi la république monachale s'accroit & s'enrichit par le moyen de ces dupes.

J'ai vu les Jésuites à Goa : quelle opulence ! qu'ils jouissent bien du travail de leurs Missionnaires ! Le Gouverneur habite une cabane de planches à Quebec ; l'Intendant y est très à l'étroit. Les munitions nécessaires à la conservation de la Colonie sont dehors, ou mal à couvert ; pendant que pour neuf Révérends Peres il y a des édifices à trois étages, bâtis de bonne pierre de taille, couverts d'ardoise de France, avec un bois renfermé au mi-

lieu de trois Jardins. Ils menent des sauvages dans un terrein, les engagent à le défricher, puis sous quelque prétexte ils les conduisent ailleurs ; le terrein leur reste & fait une bonne métairie. Le Séminaire de Saint Sulpice a gagné de la même maniere la Seigneurie de l'Isle de Montréal.

C'est le zele de la maison de Dieu qui les consume, & qui les porte aux extrémités de la terre. Le même désintéressement les engage à abuser de l'autorité & du crédit qu'ils ont auprès du Roi, pour s'introduire où l'on ne veut point d'eux : ils ont forcé les Nantois à les recevoir ; Troies les verra quelque jour établis dans ses murs malgré la résistance de ses citoyens ; le zele de ces bons Peres m'en est un sûr garant.

Il me paroît évident qu'on auroit les mêmes succès par-tout, prêchât-on les fables d'Esope : on obtient tout des hommes en les prenant par leur foible ; l'obsession, la force, la ruse, les récompenses, les menaces, les punitions, sont des moyens efficaces dont les Missionnaires se servent pour faire recevoir la doctrine qu'ils annoncent.

Argument démonstratif.

Toutes les religions se contentent de demander qu'on croie; elles n'osent demander rien de plus:

Croire n'est qu'un acquiescement conditionnel, qui suppose incertitude & doute; ce qui peut donner lieu au changement:

Donc toutes les religions ne demandent qu'un acquiescement conditionnel, supposent incertitude, & laissent lieu au changement:

Donc tout homme engagé dans une religion n'a aucune certitude parfaite sur sa religion, & suppose même qu'il n'en peut avoir, puisqu'il est réduit à croire.

CHAPITRE XIV.

Douzieme vérité.

Aucune religion factice ne peut exiger une véritable croyance.

Croire n'est pas une chose libre: la croyance est nécessairement proportionnée aux raisons de croire, ou aux motifs de crédibilité.

Il en est de la vérité comme du bien:

on aime le bien néceſſairement, & l'on ſe rend à la vérité intérieurement malgré qu'on en ait.

La vérité à notre égard n'eſt autre choſe que ce dont on eſt convaincu intérieurement. Diſputer ſi l'on peut refuſer ſon conſentement intérieur à la vérité, c'eſt diſputer ſi l'on peut n'être pas convaincu de ce dont on eſt convaincu. Le vrai eſt le nom général de ce qui peut convaincre; ce qui nous convainc eſt la vérité.

La vérité eſt l'objet d'affirmation du jugement; comme le bien l'eſt du choix de la volonté. On peut dire à peu près la même choſe ſur les opinions.

On n'eſt pas libre d'avoir un certain degré de croyance, qui ſuit néceſſairement du degré de vraiſemblance & des raiſons qu'on a de croire; deſorte qu'on ne peut s'empêcher d'avoir intérieurement une certaine opinion, quoiqu'on puiſſe agir comme ſi on ne l'avoit pas; de même ſans des raiſons perſuaſives pour nous l'on ne peut avoir une certaine croyance, quoiqu'on puiſſe agir comme ſi on l'avoit.

Si l'on veut prendre la peine d'examiner ces dégres, on verra qu'il y en a quatre.

Lorsque les raisons de croire ne compensent point, par leur poids & par leur nombre, la difficulté, l'obscurité & l'invraisemblance de la chose qui est l'objet actuel de la foi, on ne croit point du tout. Quand la différence entre les raisons de rejection & d'admission est légere, elle fait naître le doute & le soupçon. Quand les motifs de crédibilité égalent, par leur force & leur solidité, la difficulté de la chose que l'on propose à croire, il en résulte la simple opinion : & quand ces motifs l'emportent déterminément sur ceux d'incrédulité, ils produisent alors la croyance, qui peut croître à l'infini, sans jamais atteindre à la certitude parfaite, comme nous l'avons remarqué plus haut. (*a*)

On me dit qu'on vient de voir chez un curieux un tableau d'Appelles; je n'en crois rien. Un autre dit qu'il est de Raphaël, & qu'il a coûté cent mille francs; je reste en quelque façon de suspens, parce qu'il est plus aisé que celui qui me parle mente, ou se trompe, qu'il n'est aisé que cela soit. Un troisieme me dit qu'il l'a vu, & qu'il n'a coûté que deux mille écus; j'acquiesce, & je ne nie point le fait, parce qu'il est aisé que ce-

(*a*) *Voyez le Chap. XIII.*

là soit. Mais si cinquante personnes me disent la même chose, si celui qui possede le tableau m'en assure, si celui qui l'a vendu me le confirme, alors je le croirai pleinement; j'en serai même encore plus fortement convaincu si je vais chez le curieux, si je trouve ce tableau très-beau, & si les connoisseurs l'estiment ce prix, parce qu'il y a plus d'apparence que cela est ainsi, qu'il n'y en a que les gens mentent & se trompent: mais, après tout, je n'en suis pas absolument sûr, très-peu de chose pourroit m'en faire douter & me porter même à le nier; si, par exemple, après tout cela le curieux vouloit m'engager à l'acheter, & que les gens qui m'ont assuré son prix fussent de ses amis ou liés d'intérêt avec lui.

Mais quand cent mille personnes & cent millions de livres m'assûreroient que le Louvre a été bâti en une heure, je le nierois nettement, parce qu'il est plus aisé que tous ces gens-là se trompent, qu'il n'est aisé que cela soit ainsi; quelque dépense qu'on ait voulu faire, quelque grand que soit le nombre d'ouvriers qu'on ait voulu y mettre, il y a une impossibilité physique: mais je nierois bien plus absolument encore, si ceux qui veulent me persuader avoient intérêt à le

faire, & si de mon côté j'en avois à en m'en pas rapporter à eux.

L'application de tout ceci aux religions est très-facile. Les suppôts de ces religions n'ont aucune preuve qui égale la difficulté des faits qu'ils proposent à croire. Bien loin delà, les contes qu'ils font sont plus improbables que le bâtiment du Louvre en une heure, & même en une minute. Il est donc bien plus sûr qu'ils mentent ou qu'ils se trompent, qu'il n'est aisé ou possible que ces choses soient réelles. Outre cela, en le faisant croire ils se font souverains; & moi en les croyant je deviens leur esclave.

Peut-être trouverez-vous, mon R. P., que je me répete, & que je suis trop diffus; mais la croyance étant la base &, pour ainsi dire, la premiere pierre de l'édifice, j'ai cru devoir discuter à fond ce point important, aux risques de quelques répétitions.

Je sai bien qu'on dira que ces choses incroyables sont données pour surnaturelles, & qu'on convient que dans l'ordre de la nature elles peuvent être niées; qu'on convienne donc qu'il est absurde de les croire sans en avoir de preuves suffisantes, puisqu'elles nous sont préju-

diciables & ne nous convainquent pas intérieurement.

Quand toutes les preuves qu'on allegue seroient aussi bonnes qu'elles sont absurdes, elles ne seroient valables que pour ceux qui auroient été témoins : quand j'aurai vu des miracles, je conclurrai de ceux-là aux autres, je conviendrai du pouvoir de celui qui les fait, mes sens par leur autorité l'emporteront sur mon raisonnement quant aux choses surnaturelles, mais non pas pour des impossibilités métaphysiques, telles que la Trinité, l'Incarnation, la Résurrection, la Transsubstantiation, le Péché originel, la Grace nécessaire, la médiation des Saints, le Vicariat de la Divinité, &c. &c. parce qu'il est plus aisé que mes sens me trompent, qu'il n'est aisé que toutes ces extravagances aient quelque fondement.

Tout cela bien examiné, on voit clairement qu'on ne peut faire un commandement de la foi; on peut seulement exiger qu'on agisse comme si l'on croyoit. Tel qui dit qu'il *croit*, se trompe peut-être; encore plus celui qui dit qu'il croit fermement; puisqu'en fait de Religion il n'y a point de preuves qui emportent *l'absolue* conviction.

Les gens ſavants ne croient point pour la plupart; les perſonnes médiocrement éclairées ont des doutes; le payſan & l'homme borné dit qu'il *croit*, & ne ſait ce qu'il dit par le mot *croire*.

Qu'eſt-ce donc que la religion du commun des hommes? C'eſt un réſultat de l'éducation & des opinions vraies ou fauſſes reçues dans le pays où ils ſont nés. Qu'eſt-ce que la religion d'un Théologien qui lit la Bible, les Peres, S. Thomas, &c.? C'eſt la prévention d'un fanatique, qui s'eſt tant rebattu l'eſprit d'un ſimple fait d'éducation, qu'il en a fait une opinion; à force de s'échauffer de cette opinion, il s'y eſt opiniâtré juſqu'à s'en faire une eſpece de perſuaſion; comme un aveugle de naiſſance qui, ayant ouï dire à des railleurs que le bleu peſe plus que le jaune, ſe feroit formé une idée des couleurs ſur ce principe; ou comme les menteurs, qui finiſſent par croire eux-mêmes une hiſtoire qu'ils ont fabriquée.

La grandeur des récompenſes que promettent les religions éblouit; les châtimens dont elles menacent font trembler: de ſorte qu'on reſte ſans liberté & ſans jugement, faute d'examiner le fondement & la vraiſemblance de tout cela; on ne ſonge pas qu'en obéiſſant aux uns, on

CHAPITRE XV.

Treizieme vérité.

Des Livres, des discours, ne sont pas des moyens dont Dieu ait pu se servir pour instruire les hommes.

LES moyens doivent être proportionnés aux attributs & à la nature de celui qui les emploie.

Si Dieu a voulu faire savoir ses volontés aux hommes, il est infiniment sage, il a vu les meilleurs moyens; il est infiniment puissant, il a pu les prendre; il est infiniment juste, il les a donc pris en effet.

Voyons si des livres, des paroles, des discours, & des décisions prononcées par des hommes sont les meilleurs moyens, & si ces moyens ont un juste rapport avec les attributs divins.

Une sagesse infinie ne peut prendre que des moyens infaillibles: or il est évident à la raison qu'un livre ne peut pas tomber dans les mains de tout le monde, qu'il peut être perdu ou corrompu, que toutes les nations ne peuvent point l'entendre, que chaque homme ne sait pas *lire*, qu'il y a des aveugles de naissance,

des ſourds & muets qui ne peuvent rien apprendre; un livre n'eſt donc point un moyen général ni ſûr pour inſtruire.

Les traductions, les interprétations, les commentaires des Théologiens, les prédications de certains hommes ſans miſſion avec des talens & des dégrés de foi divers, ſujets aux paſſions, &c. tout cela eſt bien moins infaillible encore. Ceux qui s'efforcent tant de combattre leur raiſon, ne pourront peut-être point s'aveugler ſur l'expérience; ils n'ont qu'à prêter l'oreille pour écouter les diſputes de tous ces Miniſtres du Seigneur, de ces Interprêtes de ſa loi; ils les entendront ſe reprocher réciproquement leur opiniâtreté, leur ignorance & leur mauvaiſe foi; qu'ils ouvrent enſuite les yeux, ils verront les déſordres que cauſent leurs diſputes.

Si Dieu avoit des Miniſtres, ils auroient tous un degre à peu près égal de capacité; les conſécrations, les ordinations, l'impoſition des mains, les rendroient plus ſavants & plus réglés dans leurs mœurs. On nous dit que tout Prêtre eſt également propre à tranſſubſtantier le pain en Jéſus Chriſt, à baptiſer, marier, abſoudre, &c. Pourquoi ne le ſeroit-il pas de-même pour entendre &

expliquer l'Evangile? cela eſt autant de ſon miniſtere : on n'oſe cependant pas le ſoutenir ; c'eſt que l'expérience prouveroit le contraire : je dirai bien ce qui eſt au centre de la terre, je le détaillerai même ſi on veut, par-ce que perſonne ne pourra me convaincre de faux ; mais je ne ſerai pas aſſez fou pour dire ce qui eſt dans la poche de mon voiſin.

Des livres, des diſcours ne ſont pas une voie ſûre ; Dieu en a pu prendre une autre meilleure ; & il ne l'auroit pas fait ?

Dieu eſt infiniment juſte, c'eſt-à-dire, il ne peut demander que ce qui eſt poſſible & raiſonnable, & traiter chacun ſuivant ſes mérites : le mérite des actions réſulte de leur conformité avec la Loi, & leur malice du contraire : la Loi eſt la volonté du légiſlateur rendue intelligible à ceux pour qui elle eſt faite, autant qu'il eſt en ſa puiſſance ! la volonté de Dieu n'eſt pas rendue intelligible aux hommes autant qu'il eſt en ſa puiſſance, quand elle n'eſt exprimée que par des livres qui peuvent être altérés & conteſtés, & par la bouche des hommes qui peuvent ſe tromper eux-mêmes & en impoſer aux autres pour leur propre intérêt.

Quant au livre, il faudroit que chaque particulier né & à naître le tînt immédiatement de Dieu, écrit en sa propre langue, que chaque homme le sût lire naturellement, & que ce livre fût clair, sans équivoque, ensorte que l'on n'eût besoin d'aucune interprétation.

Ou Dieu n'a point donné de Loi aux hommes, ou il leur en a donné une intelligible & non matérielle; une Loi toujours présente, qui parle à l'esprit & à la volonté; une Loi à portée & connue des sourds & des aveugles, qui ne laisse point de lieu à l'ignorance; en un mot, une Loi publiée & intimée à chaque homme. Voilà ce qui est conforme à la bonté, à la sagesse & à la justice d'un Etre tel qu'on nous peint Dieu; il est indigne de lui de faire des loix, d'instituer des préceptes & de donner des conseils auxquels on n'entende rien si l'on ne sait l'Hébreu, le Syriaque, le Grec, le Latin, & si on n'a lu mille volumes de commentaires, de paraphrases & d'interprétations.

A l'égard des Ministres, des Envoiés & des Vicaires de Dieu, il faudroit qu'ils fussent au-dessus du reste des hommes & tout ce qu'ils ne sont pas. Si le Roi pouvoit former ses Ministres & ses Ambassadeurs, il les feroit, sans doute,

parfaits, & tels que rien ne leur manquèroit pour bien remplir leurs fonctions.

Argument démonstratif.

Les moyens sont porportionnés à la nature & aux attributs de celui qui les emploie:

Des livres & des discours humains ne sont pas des moyens d'instruction dignes de Dieu ni proportionnés à sa sagesse, à sa puissance, à sa justice:

Donc des livres & des discours ne peuvent être les moyens dont Dieu se serve ou ait pu se servir pour instruire les hommes de ses volontés.

CHAPITRE XVI.

Quatorzieme vérité.

Des Religions établies sur des livres & des discours ne viennent point de Dieu.

DIeu prend toujours les voies les plus simples & les plus courtes: or la voie de parler aux hommes par l'instinct & par le sentiment intérieur, est plus courte & plus sûre que celle de faire un livre & de renvoyer à d'autres

hommes

hommes pour lire, traduire, expliquer & commenter ce livre; quand on voudroit ſuppoſer que Dieu auroit voulu ſe ſervir de moyens matériels, il étoit plus ſimple de faire un livre tel qu'il n'eût beſoin ni d'explications ni d'interprétations ; s'il avoit voulu avoir des Miniſtres, il auroit établi des hommes capables d'annoncer ſes loix, & ces hommes auroient eu un caractere viſible & marqué de leur miſſion.

Quand on ſaura poſitivement que tel livre vient de Dieu & contient ſes loix, & que tel homme eſt l'interprete de ſes loix, on exécutera les préceptes du livre, & l'on aura recours à l'homme en question dans ſes difficultés. Mais quand un homme dira, *tel livre eſt de Dieu, & j'en ſuis l'interprete*, il faut être auſſi ſtupide qu'il eſt effronté pour le croire ſur ſa parole: ſi je doute que le livre qu'il me donne ſoit divin, le livre ne peut établir l'interprete ; & ſi je doute de l'interprete, tout ce qu'il me dira n'établira rien en faveur de la validité du livre.

Argument démonſtratif.

Dieu prend toujours les voies les plus courtes & les plus ſimples:

Des livres & des diſcours humains ne

ſont pas les voies les plus courtes & les plus ſimples;

Donc des Religions fondées ſur des livres & ſur des diſcours humains ne ſont point venues par des voies dignes de Dieu; donc elles ne viennent point de Dieu.

La juſtice & la ſageſſe de Dieu prouvent ma majeure; je ne crois pas qu'un homme ſenſé puiſſe nier la mineure; c'eſt à vous, mon R. P., à voir ſi vous nierez la conſéquence.

CHAPITRE XVII.

Quinzieme vérité.

Toutes les Religions factices ſont fauſſes.

LA vérité ne peut être apperçue ſans être reconnue, ni reconnue ſans arracher le conſentement. Si on nie ſincerement une propoſition qui contient une vérité, c'eſt que celui qui la nie n'entend pas la propoſition, & qu'elle ne contient pas une vérité à ſon égard.

J'ai vu des gens conteſter de bonne foi des vérités. J'ai vu au ſiege de...... un Officier me ſoutenir, que de quelque

figure que fût un terrein capable de contenir quatre cents hommes, il ne falloit pas plus de travail pour le fortifier que s'il eût été rond ou quarré; & lorſque je dis que ce terrein pourroit être de telle figure qu'il faudroit cent fois plus de toiſes de foſſé que s'il étoit rond, je fus regardé par quelques autres Officiers, qui nous écoutoient, comme un homme qui veut raffiner ſur tout, & qui ſe plait à ſoutenir des propoſitions extraordinaires & fauſſes.

Qu'eſt-ce que ces gens combattoient? Ce n'étoit pas la vérité, elle étoit voilée pour eux; ils étoient de très-braves gens, mais nullement géometres: auſſitôt que je leur eus fait meſurer le tour d'une carte avec un fil, & qu'ayant coupé cette carte en cinq ou ſix morceaux ſuivant ſa longueur j'en eus mis les morceaux bout à bout, aucun ne conteſta plus, ils furent étonnés de voir le vrai, ils s'y rendirent à l'inſtant.

Il eſt inconteſtable que ce qui eſt nié ou diſputé ſérieuſement par quelqu'un eſt une fauſſeté ou une obſcurité; la vérité en elle-même eſt ce qui eſt; par rapport à nous c'eſt ce que nous connoiſſons être, c'eſt ce que nous voyons clairement ſans en pouvoir douter, & ce que

nous concevons être vu par tous les êtres intelligents de même que nous le voyons nous-mêmes.

Dieu ſeul voit toutes les vérités avec toutes leurs combinaiſons, leurs rapports & leurs conſéquences, & cela d'une maniere intuitive; les êtres bornés n'apperçoivent que quelques vérités les unes après les autres, ils en voient certains rapports, ils en tirent quelques conſéquences avec le temps & à force d'application; mais enfin ce qu'ils voient clairement, eſt une vérité qu'ils ne ſont pas libres de nier; & ce qu'ils voient clairement n'être pas, eſt un néant dont ils ne ſont pas libres de croire l'exiſtence.

Ce n'eſt donc que de bouche que les hommes affirment les articles de foi des Religions qu'ils profeſſent; ils ne les voient ni par les yeux du corps ni par ceux de l'eſprit; bien loin delà, ils voient le contraire par leurs ſens & par leur raiſon: il eſt certain qu'ils ont oui prêcher & affirmer ces choſes, mais le fait reſte toujours incertain pour eux & ſujet à conteſtation.

La vérité ſe ſoutient, ſe voit & ſe montre par elle-même; plus on l'examine, plus on la connoît; plus on l'attaque, plus on l'éclaircit; plus on l'approfon-

dit, plus elle devient incontestable; elle n'a pas besoin de s'insinuer par la ruse & par surprise, ni d'être maintenue par violence. Elle ne craint point la lumiere; on n'est point obligé de l'apprendre aux enfants comme à des perroquets; c'est ce que l'on fait pour les instruire dans la Religion, afin qu'en prévenant & en occupant l'imagination on profite du fatal empire qu'on lui donne sur la raison.

Il n'y a que trop d'imposteurs qui combattent la vérité dont ils craignent les conséquences pour eux-mêmes; mais ils n'en sont pas moins intérieurement convaincus. Ce n'est pas pour faire connoître la vérité que les loix s'arment, c'est pour lui faire obéir, c'est pour en faire pratiquer les conséquences, c'est pour que la crainte des châtimens contrebalance les passions des hommes qui les feroient souvent agir contre leur conscience, qui n'est autre chose qu'une apperception constante de certaines vérités, & une habitude réfléchie de sentir, de penser & d'agir conformément à la rectitude morale à laquelle ces vérités servent de base.

Un malfaiteur que des juges condamnent à la mort ne s'emporte point contre

eux; il ne leur en veut point; il connoît la vérité de la nécessité où ils sont de sévir contre lui, & du droit qu'il leur a donné conjointement avec les autres membres de la Société, d'agir ainsi contre les infracteurs des loix de la patrie: voilà, sans doute, la preuve la plus indubitable d'une très-grande conviction.

Il ne faut point de violence pour faire convenir tous les hommes d'une vérité, quoiqu'il en faille pour les faire vivre suivant cette vérité; la vue de la vérité & l'acquiescement intérieur qui la suit ne nous coûtent rien. C'est la pratique des ordres de la vérité qui est difficile, parce qu'elle exige souvent le sacrifice de nos passions à des intérêts plus forts, plus nobles, & qui doivent sans doute nous être plus chers & plus sacrés, puisqu'après tout la vertu est toujours la voie la plus simple & la plus sûre du bonheur; mais ces intérêts ne peuvent agir sur nous que foiblement & lentement, parce que nous ne les voyons que dans un point de vue obscur, incertain & éloigné, tandis que nos passions sont présentes.

Tous les hommes conviennent qu'il y a une justice, qu'il faut que chacun jouisse en paix du fruit de ses travaux, que

l'on doit exécuter ce que l'on a promis ſans contrainte, &c. mais tous les hommes ne vivent pas ſuivant cette juſtice ; leurs intérêts préſents ou leurs paſſions les font manquer à ces choſes qu'ils reconnoiſſent être de droit, ou dont ils ſentent la vérité.

Ceci vous paroît peut-être un écart & une digreſſion inutile, mon R. P. ; cependant il s'enſuit naturellement, que ſi les Religions factices étoient des vérités, il ne ſeroit pas néceſſaire de les établir & de les maintenir par la force comme on fait : on pourroit bien faire des loix pour faire ſuivre telle religion qu'on voudroit ; mais ſi elle étoit vraie elle ne ſeroit pas conteſtée, au moins pendant longtemps.

Si les hommes avoient conſulté les idées claires que le bon ſens leur a données, ils auroient depuis longtemps ſecoué le joug de leurs religions, & en auroient puni les ſuppôts comme des impoſteurs & des empoiſonneurs publics.

La Géométrie & l'Arithmétique ne cauſeront jamais de guerres civiles ; il n'eſt pas néceſſaire d'une Inquiſition pour les maintenir ; on les apprend mieux à un homme fait qu'à un enfant, à un grand génie qu'à un eſprit foible & rétréci ; on

laiſſe la liberté à tout le monde de les examiner; on n'a pas peur que certaines gens répandent leur venin & infectent l'eſprit des hommes à cet égard. Il ne faut ni *Conciles*, ni *Canons*, ni *Synodes*, ni *Bulles* pour établir les vérités qu'elles enſeignent: perſonne n'en conteſte les propoſitions dès qu'il les peut entendre; & l'on ne verra jamais de brigues pour ſoutenir ou renverſer le moindre principe de ces ſciences. En un mot, les hommes ſe ſont ſouvent entrégorgés pour des erreurs, mais jamais pour des vérités.

Ainſi que peut-on dire des religions qui font naître des haines irréconciliables entre des nations entieres, qui les arment les unes contre les autres, qui les portent à ſe détruire par le fer & par le feu, à employer le poiſon, la trahiſon, l'aſſaſſinat, & ſouvent même à étouffer les cris de la nature? Pourquoi produiſent-elles ces funeſtes effets? C'eſt que ce ſont des fauſſetés.

La vérité produit l'acquieſcement & la concorde; ce qui eſt une ſource intariſſable de guerres, de diſputes, de troubles & de diſſenſions, doit donc être une fauſſeté, ou tout au moins une obſcurité, une incertitude ſoutenue aveuglément par la *paſſion* & par l'intérêt.

Cela est d'autant plus évident que le zele de chaque religion est le même, quoique toutes different infiniment les unes des autres & s'anathématisent réciproquement.

Il faut au moins un an pour apprendre l'abrégé de la religion Chrétienne, & dix ans pour y être un peu versé; il faut savoir lire & écrire dans des langues mortes; il faut passer sa vie à feuilleter des livres ridicules, & être assez prévenu pour les regarder comme divinement inspirés, quoiqu'ils choquent le bon sens presqu'à chaque page; enfin il faut se faire une étude sérieuse de fables, de subtilités, de concordances impossibles, & se mettre à la torture pour concilier des contradictions.

Revenons, mon R. P., plus précisément à notre but: il est certain que quand une chose est contestée de bonne foi par un grand nombre d'hommes éclairés, cette chose est ou fausse, ou obscure, ou très-difficile à entendre.

Ainsi que peut-on penser quand on voit que la Religion la plus étendue, ou la plus universellement reçue, a au moins les trois quarts des hommes contre elle, & que chacune des religions établies est regardée par les autres comme fausse,

pernicieuſe, abominable? Nous ſommes donc forcés d'avouer que nous ſuivons avec une opiniâtreté ridicule une fauſſeté, ou au moins une choſe très-douteuſe, à laquelle nous n'entendons rien nous-mêmes, que nous ne pouvons démontrer aux autres, enfin dans laquelle les trois quarts des hommes croient voir clairement que nous ſommes dans l'erreur.

Les partiſans de chaque religion ſont très-clairvoyants ſur les ridiculités, les abſurdités & les impoſſibilités des autres. Vous voyez très-clairement, mon R. P. l'impoſture & la fauſſeté de la révélation de l'Alcoran ; les Juifs & les Payens voient de même celles de l'Evangile ; elles ſont encore plus frappantes pour tout homme ſans préjugés. Le Pere Malebranche connoîtroit bien & mettroit dans un beau jour le ridicule du Chriſtianiſme, ſi la prévention & les préjugés de l'éducation n'avoient mis un bandeau ſur ſes yeux, ou même s'il vouloit eſſayer d'écarter ce bandeau & de penſer par lui-même.

Voyons-nous bien clairement, que faute d'un verre d'eau verſé ſur notre tête par un Prêtre avec quelques paroles, nous ſommes éternellement l'objet de la vengeance d'un Etre infiniment juſte? tous

les autres hommes voient clairement, qu'un Etre infiniment juſte ne peut punir que ceux qui ont librement contrevenu à une loi connue. Les Juifs & les Turcs voient-ils bien clairement, que le retranchement d'une partie de leur peau ſoit une ſainteté? tout le reſte des hommes voit que c'eſt une abſurdité. Les Indiennes voient-elles bien clairement, qu'en ſe brûlant toutes vives après la mort de leurs maris elles renaîtront plus heureuſes, & qu'à la huitieme fois elles gagneront une félicité de mille ans? tout le reſte des hommes voit clairement que c'eſt une ſotiſe.

Avouez-le donc, mon R. P., voyez-vous auſſi clairement que Jéſus-Chriſt eſt tout entier dans l'hoſtie, corps, ame & ſang, & que ce même corps eſt en cent mille lieux en même temps, comme tous les autres hommes qui ne ſont pas Catholiques Romains voient que cela eſt abſurde & impoſſible?

Argument démonſtratif.

La vérité ne peut être apperçue ſans être reconnue, ni reconnue ſans arracher le conſentement:

Aucune Religion ne force l'aſſentiment;

Donc aucune Religion n'eſt une vérité ſenſible & évidente.

Pour la mineure la choſe eſt claire: autrement tous les hommes choiſiroient la Religion qui forceroit leur aſſentiment, & l'on n'auroit nul beſoin de prévenir les eſprits dès l'enfance, ni d'embrouiller leur jugement de ſi bonne heure; il en feroit de la Religion comme de la Géométrie & de l'Algebre.

Second Argument.

Tout ce qui eſt conteſté de bonne foi & avec ſincérité eſt ou faux, ou obſcur, ou incertain:

Toutes les Religions ſont conteſtées ſincerement & de bonne foi;

Donc toutes les Religions factices ſont fauſſes, ou, tout au moins, obſcures & incertaines.

CHAPITRE XVIII.

Seizieme vérité.

Un fait quelconque fondé ſur un grand nombre de preuves conteſtables ne peut acquérir force de démonſtration.

DE mauvaiſes raiſons, en quelque nombre qu'elles ſoient, n'en font pas une bonne; & cent mille probabilités ne détruiſent pas une vérité conſtante qui leur eſt oppoſée. Il eſt vrai que dans la néceſſité de ſe déterminer il faut ſe rendre à des probabilités ou à de mauvaiſes raiſons; cependant ce n'eſt que quand il n'y a point de bonnes raiſons contraires, ou quand de l'autre côté il n'y a rien du tout; mais alors on voit clairement qu'on court riſque d'être trompé: au lieu que quand il y a une bonne raiſon & une preuve inconteſtable, toutes les vraiſemblances, toutes les raiſons fauſſes & équivoques diſparoiſſent; on marche ſûrement, & l'on voit clairement qu'on prend le bon parti quand on ſe rend à une vérité métaphyſique.

Argument démonſtratif.

Toutes les choſes établies ſur de ſim-

ples apparences & sur des vraisemblances sont fausses ou mal fondées si elles sont contraires aux premieres vérités:

Toutes les Religions sont établies sur de simples apparences & sur des vraisemblances contraires aux premieres vérités; donc &c.

Je ne crois pas, mon R. P., que vous puissiez nier ma mineure; c'est tout ce que je puis dire de plus favorable aux Religions factices & au Christianisme en particulier: si je voulois l'entreprendre, je prouverois incontestablement qu'elles ne sont pas même *fondées* sur des probabilités ou des vraisemblances; mais cela seul feroit la matiere d'un autre ouvrage, dont je pourrai m'occuper *si la* nature m'accorde assez de temps pour remplir mes vues à cet égard.

CHAPITRE XIX.

Dix-septieme vérité.

Personne n'est obligé d'embrasser quelque Religion que ce soit.

Personne n'est obligé de lire, d'entendre ni de croire quelque fait que ce soit: *je défie* tous les Théologiens de l'uni-

vers de m'apporter la moindre raiſon pour m'obliger à les entendre prêcher ; encore moins à les croire lorſqu'ils rapportent quelques faits; encore moins ſi ces faits ſont impoſſibles, ou contre les loix de la nature & du bon ſens. Il en eſt de lire un livre comme de croire les faits qu'il contient.

Celui qui n'eſt ni aveugle ni ſourd eſt-il obligé de ſavoir qu'il exiſte un tel livre? Eſt-il obligé de ſavoir lire ? Eſt-il obligé d'entendre la langue dans laquelle il eſt écrit? Eſt-il obligé de s'en rapporter à une traduction? Eſt-il enfin obligé de la lire?

Quant aux faits, on pourroit bien dire qu'un homme eſt un inſenſé s'il refuſoit d'en croire quelques-uns, tels que l'existence de la ville de *Rome*, ou de *Paris* : mais aſſurément perſonne ne le jugera pour cela criminel ni ſujet à la moindre peine; vu qu'il eſt évident que la croyance n'eſt point un acte libre.

Si je ſuis obligé d'écouter un homme qui vient me prêcher, je ſuis de-même obligé d'écouter tous ceux qui me prêcheront; il n'y a pas plus de raiſon pour écouter le premier Sermon que me fera le Muphti, que celui du Curé, du Molack, du Bramine, du Miniſtre, &c. Si

je ſuis obligé de lire un livre, je ſuis obligé de les lire tous, c'eſt-à-dire l'Alcoran, l'Evangile, la Bible, le Védam, &c.

Une multitude d'hommes ſe diſent miniſtres de la Divinité; une infinité de livres portent le titre de *Divins*; juſqu'à l'examen tout eſt égal : mais comment connoître celui qui eſt véritable? comment le ſavoir, ſi l'on n'a lu tous ceux qui prétendent être l'ouvrage de la Divinité? Ceci eſt une démonſtration contre toutes les religions connues, dont chacune n'a pour elle que de ſimples allégations & des aſſertions deſtituées de toute preuve en forme; par conſéquent elle ne peut s'appuyer que ſur quelques apparences, ſans produire une conviction même conditionnelle, ſi ce n'eſt peut-être dans l'eſprit des femmes, des enfants & des vieillards dont l'organiſation s'eſt affoiblie par l'âge, ou a été antérieurement viciée.

Quand les Apôtres de Jéſus-Chriſt ou de Mahomet prêchoient, étoit-on obligé de ſortir de chez ſoi pour les aller entendre? Par quelle loi falloit-il ſortir de ſa maiſon pour courir ſur leur paſſage? Comment pouvoient faire ceux qui étoient malades, eſclaves, priſonniers?

Pourquoi

Pourquoi aller plutôt entendre l'un que l'autre ?

Cette seule pensée bien méditée, bien approfondie & poussée jusqu'où elle peut aller, suffit pour faire revenir de leur aveuglement & de leurs préventions ceux qui sont engagés dans quelque religion que ce soit. Car enfin, avant que je susse qu'il existe un livre dicté par Dieu même, contenant ses loix, & qu'un tel homme est l'interprete de ce livre, l'envoyé de Dieu, le dépositaire de ce que je dois croire, je n'avois nul soupçon de tout cela; je ne pouvois donc pas être obligé de chercher à m'instruire à cet égard.

Si je suis obligé d'acheter ce livre & d'écouter ce personnage quand le bruit de l'un & de l'autre parvient jusqu'à moi, je suis donc obligé de faire la même chose toutes les fois que j'entendrai parler de quelque événement semblable. Je n'ai ni plus ni moins de raison pour agir de la sorte la premiere fois que la seconde. Et si l'obligation est nécessaire & légitime dans le premier cas, elle doit l'être également dans le second. Ainsi jamais de repos, jamais de certitude; je serai toujours en suspens pour savoir lequel de tous ces livres contient la vérité que je

cherche : tous s'annoncent sur le même ton ; tous se disent le code de Dieu ; tous sont remplis de miracles & de fables, de promesses & de menaces. Il en est de-même des prédicateurs : je suis obligé de les écouter tous, si je suis obligé d'en écouter un seul ; & je ne vois qu'incertitude de toutes parts.

A qui se rendroit un peuple chez qui arriveroient en même temps un Rabin, un Dervis, un Talapoin, un Jésuite, un Prédicant Luthérien & un Calviniste ? La voie des miracles n'est plus ouverte, & d'ailleurs chaque secte, comme nous l'avons déjà dit, en rapporte en sa faveur une multitude, tous aussi solidement établis ; & par-là même également faux. Si l'on s'en rapporte aux faits que l'on allegue, voilà un procès impossible à décider. Quand ce peuple auroit toute la science nécessaire, la vie de tout homme ne suffiroit pas pour le vuider.

Si l'on cede aux raisons, il n'y aura plus de foi : si c'est aux vraisemblances, il y aura incertitude. Si le peuple étoit sage il chasseroit tous ces Missionnaires ; mais comme il est fort imbécille, le plus rusé, le plus effronté & le plus empressé l'emportera sur tous ses concurrents.

Argument démonſtratif.

Perſonne n'eſt obligé en conſcience ni d'écouter, ni de lire, ni de croire quelque fait que ce ſoit:

On ne s'engage dans les Religions qu'en écoutant, en liſant, & en croyant de certains faits; Donc perſonne n'eſt obligé en conſcience de s'engager dans aucune Religion factice.

Bien loin qu'on ſoit obligé en conſcience de croire des faits, on n'eſt pas même obligé de croire les plus évidentes vérités propoſées par les hommes, ſoit qu'on ne veuille pas les écouter, ſoit qu'on ne les comprenne pas.

Prouverez-vous auſſi bien la Divinité de vos livres & de votre miſſion, que vous prouverez que les triangles équilatéraux ſont proportionnels? Si quelqu'un ne veut pas vous en croire ni vous écouter, ou ſi en vous écoutant il ne comprend pas votre démonſtration, eſt-il coupable? Pourquoi ſeroit-il plutôt tenu de croire ce qui n'eſt pas & ne peut pas être démontré, que ce qui l'eſt de la façon la plus forte? Eſt-ce un crime d'avoir l'eſprit bouché ou une tête peu ſuſceptible de ſaiſir un raiſonnement? Perſonne, ſans doute, n'oſera ſoutenir de pareilles

abſurdités, qui révoltent également le bon ſens & l'humanité, & qui ne mériteroient point d'être réfutées ſi quelqu'un les ſoutenoit ſérieuſement.

Concluez donc avec moi de tout cela, mon très-Révérend Pere, que rien n'eſt plus fou, plus injuſte & plus tyrannique que la conduite de ces prétendus envoyés de Dieu, qui ſouvent prennent les moyens les plus violents pour inculquer des ſyſtêmes religieux dont il eſt impoſſible qu'ils ſoient eux-mêmes intimement convaincus. Si l'on a droit de regarder comme un fou & comme un tyran celui qui, l'épée à la main, forceroit ſes concitoyens d'admettre même les propoſitions d'Euclide qu'il auroit étudiées, quel nom donnerons-nous à des hommes qui cherchent à établir & maintenir par le fer & par le feu des opinions deſtituées de preuves valables, de vraiſemblance, & dont eux-mêmes ne peuvent être complettement perſuadés ? C'eſt pourtant le rôle que jouent continuellement les Miniſtres de l'Evangile de paix, qui ſe montrent plus intolérants même que les Mahométans, à qui leur Prophete a formellement recommandé d'établir ſa religion par la force.

Eſt-il un Chrétien qui puiſſe dire de bonne foi qu'il eſt réellement convaincu

des dogmes de sa religion, tandis qu'il avoue qu'il ne peut les comprendre? Pour être convaincu ne faut-il pas commencer par entendre? Et comment peut-on se vanter d'entendre des mysteres? Non, je le soutiens, il n'est pas un seul Chrétien qui, quand il voudra être sincere avec lui-même, puisse dire avec vérité qu'il ne lui reste point de doute sur sa religion. Ce qu'il appelle une *foi vive* n'est jamais qu'une confiance aveugle dans ses Prêtres, qu'il suppose incapables de se tromper ou de vouloir le tromper; son entêtement pour ses opinions religieuses n'est fondée que sur son ignorance, sur son incapacité de juger par lui-même, sur l'habitude qu'il a contractée dès l'enfance de s'en rapporter aveuglément à son Pere, à son Curé, à son Confesseur, qu'il se garderoit peut-être bien de regarder comme des gens infaillibles en toute autre matiere que la religion.

Mais la Religion a cela de propre, qu'elle fascine plus que toute autre chose l'entendement humain. La chose que le commun des hommes examine le moins, c'est précisément celle qu'on lui montre comme la plus importante pour lui, ou comme de la plus grande conséquence pour son bonheur. C'est en cela même

que gît le piege que l'on nous tend dès notre enfance; on nous répete sans cesse les fables effrayantes des peines de l'autre vie; on nous peint la Divinité comme si méchante, si bizarre, si injuste, si déraisonnable; on nous remplit l'imagination de peintures si atroces de l'enfer, que toutes les fois qu'on nous parle de la Religion nous frémissons, notre cerveau se trouble, nous ne pouvons juger de rien, nous ne pouvons rien examiner par nous-mêmes, nous suivons aveuglément tout ce qu'on nous prescrit, & sans être convaincus de rien nous n'osons pas nous rendre compte de ce que disent des hommes, que nous regardons comme les dépositaires des secrets que nous croyons propres à nous garantir des tourments imaginaires, dont l'idée seule nous jette dans le trouble & le découragement.

Il est impossible de raisonner, de juger, d'examiner les preuves de la Religion, ni par conséquent de s'en convaincre, puisque son seul nom suffit pour nous rappeller des idées terribles & propres à nous faire trembler. Le moment où l'on tremble ne peut être un moment favorable pour l'examen, sans lequel il ne peut y avoir de conviction. En un mot, je le *répete*, il ne peut exister au monde un

homme ſincerement & pleinement convaincu de ſa Religion.

En effet toutes les religions ſont fondées ſur la crainte. Il n'eſt pas une ſeule religion ſur la terre qui ne ſe ſerve d'un Dieu cruel & méchant pour épouvanter les hommes; il n'en eſt point qui ne faſſe des menaces terribles à ceux qui ne croiront point ſes dogmes ou qui ne ſe conformeront point aux volontés de ceux qui ſe donnent pour les miniſtres, les interpretes, les prêtres de ce Dieu redoutable & barbare, & qui ſe vantent de connoître les moyens de le rendre propice. Ainſi Dieu lui-même ne ſemble fait que pour intimider les eſclaves que les Prêtres veulent ſoumettre ou retenir ſous le joug.

Vous me direz, ſans doute, mon R. P., que ces craintes ſont ſalutaires, qu'elles ſont utiles à la Morale, qu'elles ſont néceſſaires pour contenir les paſſions des hommes, & que, quand même la Religion ſeroit incertaine ou fauſſe, il ſeroit avantageux à la Société de la laiſſer ſubſiſter. Je vais répondre à cette objection, qui eſt peut-être la plus importante de toutes celles que l'on puiſſe faire à ceux qui attaquent la Religion; cette difficulté une fois levée, il ne reſtera plus rien au

menfonge pour fe foutenir. J'aurai gagné mon procès fi je prouve que la Religion factice eft toujours deftructive de la faine Morale, nuifible au bien-être des Etats, & incapable de contenir les paffions des hommes.

CHAPITRE XX.

Dix-huitieme vérité.

Toute Religion factice eft contraire à la Morale, ou lui eft totalement inutile.

Tout ce qui tend à bannir la concorde, la bienveillance, l'humanité & la paix d'entre les hommes, eft contraire à la faine Morale : or pour peu que l'on ouvre les yeux, on s'apperçoit que rien n'eft plus propre à brifer les liens de la Société que les différentes religions factices qui, perfuadées chacune de leur côté qu'elles ont le privilege exclufif de plaire à la Divinité, regardent avec mépris, avec dédain, avec colere tous ceux qui ne leur font point foumis, & par une pente naturelle portent leurs fectateurs zélés à faire du mal aux perfonnes *qui*, en ne faifant pas comme eux, leur

paroîtront condamner leur propre conduite envers Dieu. Le zele eſt toujours proportionné à l'importance que les hommes mettent aux choſes dont ils ont l'ame occupée : or la Religion étant toujours regardée comme la choſe la plus importante & la plus néceſſaire, un grand nombre d'hommes s'en occuperont fortement, auront du zele pour elle, ſouffriront la contradiction avec peine, tâcheront d'amener les autres à leur propres opinions afin de les fortifier d'un plus grand nombre de partiſans, enfin ſe fâcheront contre ceux qui ne penſeront point comme eux-mêmes ſur des choſes qui leur paroiſſent démontrées, & finiront par les perſécuter & par croire que c'eſt ſervir la Divinité que de nuire à ceux qui ne lui rendent point les mêmes hommages, ou qui ne penſent pas de la même maniere ſur ſon compte.

Toute Religion, étant regardée comme importante & vraie par celui qui la profeſſe, doit le rendre zélé; tout homme zélé doit mépriſer celui qui n'a point la même religion que lui, ou du moins doit éprouver de l'éloignement pour ſa perſonne. Cela arrive tous les jours même pour des opinions que l'on regarde comme plus indifférentes que celles qui

ont rapport à la religion; il ne faut donc point être surpris si les opinions religieuses sont celles qui produisent le plus de divisions, de haines, de discordes & de fureurs sur la terre. C'est en conséquence de ces principes que les sectateurs des différents cultes se regardent par toute la terre réciproquement comme ridicules, comme méprisables, comme stupides, comme haïssables; dispositions très-contraires à toute Morale, & qui, comme l'expérience le prouve, étouffent entierement dans les cœurs tous les sentiments de la bienveillance universelle, de l'humanité, de l'équité, sans lesquels la vraie Morale ne peut point subsister.

Ces réflexions peuvent nous faire découvrir la vraie source de la conduite si peu morale, ou si souvent odieuse & criminelle, que presque de tout temps les hommes ont tenue envers ceux qui n'étoient point de la même religion qu'eux. La différence d'opinions sur cette matiere, toujours regardée comme la plus importante, a mis une grande différence entre les hommes. Les livres saints des Juifs & des Chrétiens nous en donnent des exemples très-frappants. Nous y voyons les Juifs, rendus fanatiques par

Moyse, voler, piller, exterminer sans scrupule les Egyptiens, les Amalécites, les Ammonites, & nous les voyons dans tout le cours de leur Histoire les ennemis nés de toutes les nations, qu'ils regardoient comme abominables, & qui les détestoient ou les méprisoient à leur tour.

Nous retrouvons les mêmes fureurs dans les annales des Chrétiens, qui depuis la fondation de leur Religion se sont même distingués par-dessus tous les autres peuples connus par les extravagances auxquelles le zele les a portés. L'esprit d'intolérance, d'inimitié, de discorde, de persécution a particulierement & en tout temps caractérisé le Christianisme. Pour peu qu'on soit versé dans l'Histoire de l'Eglise, on sera forcé d'avouer que les Chrétiens furent toujours aux prises avec les sectateurs des autres cultes. Même dans leur état de foiblesse leur zele les porta souvent à attaquer les Dieux de la Religion payenne qui dominoit alors: en conséquence le Paganisme fut obligé de les persécuter, & leur fit les martyrs dont l'Eglise se glorifie. La Religion Chrétienne, devenue peu à peu la plus forte, se vengea des payens; les Empereurs, guidés par ses Ministres zelés pour leurs propres intérêts, mirent tout en usage *pour lui* soumettre tous leurs sujets.

Depuis ce temps, dans tous les siecles, les Chrétiens ont été perpétuellement occupés à se haïr, se disputer, s'entre-détruire. Les Prêtres, seuls intéressés dans les querelles, travaillerent sans relâche à les fomenter & les nourrir: animés par leurs leçons leurs sectateurs se sont continuellement détestés, égorgés ou du moins méprisés; ils se sont regardés comme des êtres d'une autre espece quand ils n'ont point eu les mêmes idées sur la religion; en un mot les liens moraux se sont brisés entre les habitants des mêmes pays, les citoyens des mêmes *villes*, *les* membres des mêmes familles. Le Pere méconnut & détesta son fils; le fils méprisa son Pere, qu'il regarda comme un *aveugle*; les freres s'entrebattirent; les citoyens s'entrégorgerent; les Rois persécuterent leurs sujets; les sujets se souleverent contre leurs Rois; les uns & les autres se trouverent également esclaves de ces Pontifes & de ces Prêtres qui sonnoient le tocsin de la fureur, de la cruauté, de l'injustice, & qui brisoient impunément tous les liens de la Société en faisant fouler aux pieds la vraie Morale.

Vous ne manquerez pas, mon R. P., de me dire que le Christianisme condamne ces *excès;* que l'Evangile recommande par-

tout l'union, la concorde, l'amour du prochain, la tolérance. Mais je vous répondrai que vos livres saints disent perpétuellement & le blanc & le noir, soufflent le froid & le chaud. Le Dieu des Juifs, qui est aussi le vôtre, n'a-t-il pas formellement ordonné à son peuple choisi de haïr les nations étrangeres, de les regarder comme abominables, de les voler, de les exterminer? Ce Dieu n'assuroit-il pas les Israëlites, qu'il étoit à leur tête dans les entreprises les plus injustes & par conséquent les plus contraires à la Morale, & sur-tout quand il s'agissoit d'envahir les possessions à des nations qui en jouissoient paisiblement? Un Dieu qui ordonne l'usurpation, le meurtre, la guerre injuste, n'ordonne-t-il pas la violation manifeste de tous les devoirs de la Morale?

A l'égard de son fils, que les Chrétiens regardent comme un Dieu égal à son Pere, si dans quelques passages du Nouveau Testament il recommande l'amour du prochain, la douceur, la patience; dans d'autres passages il annonce qu'*il est venu apporter le glaive & non la paix*, qu'il est venu séparer le Pere du Fils, l'Epoux de l'Epouse; qu'il faut briser tous les liens pour le suivre; qu'il faut contraindre les

conviés à entrer dans la salle du festin, &c.

Auxquels de ces différents ordres faudra-t il s'en tenir? Le choix des Prêtres ne sera point douteux: les ordres d'un Dieu cruel, capricieux, colere, s'accommodent bien mieux à leurs vues que ceux d'un Dieu plus humain & plus doux: en conséquence ils diront toujours que Dieu exige que l'on haïsse, que l'on tourmente, que l'on égorge même son prochain, quand il cessera de penser comme il est de leur intérêt qu'on pense. Ainsi le Dieu des Prêtres sera toujours le destructeur de toute justice, de toute humanité, de toute Morale. Ils l'ont fait injuste & capricieux lui-même; *ils* le montrent comme un tyran qui ne s'astreint point envers ses créatures aux loix invariables de la raison; ils prétendent qu'il peut créer le juste & l'injuste; le dogme de la *Prédestination* & de la *Réprobation* fait de ce Dieu le plus fantasque des êtres & le plus partial. Ainsi un pareil Dieu ne peut être le modele des hommes: il l'est de la conduite de ses Prêtres, qui, s'étant établis eux-mêmes les interpretes de sa volonté, le font toujours parler & agir comme il convient à leurs propres intérêts.

*T*outes les Religions factices nous don-

nent des idées fausses de la Divinité, qu'elles rendent odieuse & qu'elles outragent, ou même qu'elles anéantissent par les qualités affreuses & incompatibles avec la perfection infinie qu'elles ont le front de lui assigner. Toutes ces religions font parler au Dieu choquant, qu'elles ont imaginé pour tromper les peuples, le langage qui convient à ses Prêtres ou à ses inspirés; d'où il suit que la Morale qu'ils prêchent en son nom est la Morale de l'intérêt sacerdotal, & ne peut jamais être conforme à celle que nous dicte la raison; celle-ci se voit sans cesse forcée de contredire & la Religion qui est absurde, & sa Morale qui est nuisible à la Société.

Ce n'est pas Dieu, c'est Moyse qui prescrivit aux Israëlites d'être des voleurs & des assassins; ce sont les successeurs de Moyse qui ont profité de sa férocité, & des principes établis par ce Législateur ambitieux & cruel, pour conquérir la terre promise, & pour nourrir la haine des Juifs contre les autres nations; c'est d'après les notions établies par Moyse que les Prêtres, les Devins, les Prophetes d'Israël, ont toujours troublé l'Etat & donné des embarras aux Souverains d'un

peuple ignorant & crédule que sa loi rendoit insociable, cruel, & sur-tout aveuglément soumis au Sacerdoce.

C'est pour avoir adopté en grande partie le Judaïsme, que les Chrétiens sont les persécuteurs de leurs freres, à l'instigation de leurs Prêtres qui leur inspirent dès l'enfance une haine invétérée pour tous ceux qui n'ont point la même religion qu'eux, & qui leur persuadent que leur Dieu se fâcheroit & les puniroit s'ils ne montroient point un grand zele dans sa cause, ou s'ils ne traitoient point en ennemis les ennemis de l'Eglise. D'après de tels principes, il ne faut point être surpris si la religion porte sans cesse le trouble & la division dans les Etats, & si elle détruit l'union entre des êtres qui, avec des esprits divers, ne peuvent avoir les mêmes idées sur des matieres aussi obscures & aussi vagues que celles dont les religions factices s'occupent. Les peuples ignorants, faussement persuadés que leurs Prêtres sont les Ministres & les Interpretes de Dieu, croient que tout ce qu'ils disent est un ordre divin, & qu'ils ne peuvent jamais errer en se conformant à ces ordres, ni pécher en leur obéissant.

En général les hommes qui n'ont point médité

médité, ne connoissent point d'autre Morale que celle que la Religion leur prescrit; ils se persuadent que leurs devoirs envers Dieu fidélement remplis, il ne leur reste plus rien à faire; & ils croient, qu'en suivant aveuglément les ordonnances de leurs Prêtres, la Divinité ne peut jamais être mécontente de leur conduite. Or ces Prêtres, comme l'expérience nous le montre, sont avares, ambitieux, orgueilleux, vindicatifs, opiniâtres; par conséquent ils font parler Dieu au ton de leurs passions, & font souvent passer pour des vertus les actions les plus noires.

C'est ainsi que les prétendus interpretes des volontés divines se sont rendus les maîtres de la Morale, qui fut soumise à leurs caprices, à leurs intérêts, à leurs passions les plus condamnables. C'est ainsi que, sous prétexte d'obéir à Dieu qu'ils faisoient parler, ils se sont fait obéir eux-mêmes, lorsqu'ils ordonnoient en son nom les crimes les plus odieux. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à rendre légitimes les haines, les fureurs, les révoltes, les attentats contre les Souverains, les usurpations, les vengeances, les injustices les plus criantes. Toutes les fois que ces Prêtres ont décidé, d'après les ora-

cles contradictoires contenus dans leurs livres sacrés, que ces actions étoient légitimes, leurs ignorants sectateurs se sont empressés de les commettre; ils ont cru faire le bien en se livrant aux plus grands excès.

C'est d'après ces notions que Henri III. fut lâchement assassiné; que le meilleur de nos Rois a péri sous le couteau; que les Jésuites ont enseigné la légitimité du régicide ou du meurtre des Souverains, qu'ils appellent des tyrans quand ils ne pensent pas comme le Pape & comme eux sur la religion.

C'est sur ces mêmes principes que se sont toujours fondées les cruelles persécutions que l'on a vu dans tous les siecles fomentées par les gens d'Eglise; telles que les croisades contre les Albigeois, les Vaudois, & les persécutions plus récentes que l'on exerce encore tous les jours en France contre les Huguenots, auxquelles je me rappelle avec douleur avoir jadis pris part.

C'est en conséquence de l'affreuse morale des Prêtres que le Pape, aidé de S. Bernard, transporta une portion considérable de l'Europe en Asie pour envahir injustement les terres des Mahométans, qui sur les ordres de leur Prophete,

avoient quelques siecles auparavant envahi pareillement les terres des Grecs & des Persans idolâtres: car toutes les religions factices sont également nuisibles à la vraie Morale, & n'en connoissent point d'autre que celle qu'elles enseignent, qui est souvent diamétralement opposée à celle de la raison.

La saine Morale ne tire pas plus d'avantage de ces pratiques de dévotion, de ces exercices de piété, de ces cérémonies, que toutes les religions factices font regarder comme des devoirs très-importants; s'ils sont importants ce n'est que pour les Prêtres qui les imposent, & qui en retirent de la considération, des richesses, du pouvoir. Ils n'influent aucunement sur la société. A quoi servent en effet ces usages superstitieux que l'on nous fait regarder comme sacrés, ces messes, ces chants, ces cérémonies auxquelles on nous enjoint d'assister, ces confessions qui ne corrigent personne, ces abstinences inutiles, ces fêtes trop multipliées qui donnent lieu à l'oisiveté, à l'intempérance, à la débauche, &c.? quel bien résulte-t-il, pour la Société, de ces austérités, de ces disciplines, de ces jeûnes, de ces macérations de toute espece, qui ne paroissent des choses sur-

prenantes qu'aux yeux du vulgaire imbécille, à qui l'on fait admirer par toute la terre les tours de force de ses Prêtres ou de quelques fanatiques, que l'on fait passer pour de grands efforts de vertu ?

Je ne m'y tromperai pas, mon R. P., je ne consens à nommer *vertu* que ce qui procure des avantages réels à la Société. Dans toutes ces prétendues vertus que les religions factices enseignent, je ne puis jamais voir que des folies qui tendent à favoriser les intérêts, la vanité, les passions, l'ambition, l'avarice, le desir de dominer des Prêtres, sans rien procurer d'avantageux au reste des humains. Ces Prêtres veulent que l'on *croie*; ce qui signifie qu'ils veulent que l'on s'en rapporte à eux. Ils veulent que l'on *espere*; ce qui signifie que si l'on écoute leurs ordres l'on sera quelque jour heureux. Ils veulent que l'on soit *charitable*, c'est-à-dire qu'on leur donne son bien; car ils ne veulent plus que nous aimions notre prochain quand ils ne l'aiment point eux-mêmes. Ils nous recommandent d'être bien *humbles*, c'est-à-dire, de nous défier de nos propres lumieres, afin de nous laisser toujours guider par les leurs. En un mot, dans toutes les vertus que le Christianisme

ainſi que toutes les religions factices recommandent à leurs dévots, nous ne trouverons jamais, en les analyſant, que l'intérêt & le profit des interpretes & des miniſtres de la fauſſe Divinité qu'ils font parler aux hommes, ou dont ils expliquent les oracles de la maniere qui leur convient le mieux. Depuis la Chine jusqu'au Pérou, depuis Pékin juſqu'à Rome, nous verrons toujours que les Prêtres ont corrompu la Morale, & qu'ils ont transformé en vertus tout ce qui pouvoit être avantageux pour eux-mêmes, ſans s'embarraſſer du reſte de la Société, ni ſe ſoucier d'apprendre aux hommes leurs vrais devoirs, qui ſont les mêmes par-tout.

Si les Prêtres ſe ſont étudiés à rendre la Divinité terrible, ce ne fut que pour rendre leurs eſclaves plus ſouples & plus ſoumis à leurs volontés: ils chercherent à établir leur propre empire, ſans établir celui de la morale. Au contraire, dans toutes les religions factices, ils inventerent mille moyens lucratifs pour expier les crimes, pour laver les ames de leurs ſouillures, pour appaiſer les remords: ainſi ils encouragerent plutôt à mal faire, par l'aſſurance que la religion fournit toujours de réconcilier les pécheurs avec le

Ciel ; les hommes compterent là-dessus, & sûrs de pouvoir, à l'aide de leurs Prêtres, appaiser Dieu quand ils voudroient, ils vécurent tranquilles dans le crime & ne penserent jamais à remplir leurs vrais devoirs, à réparer leurs iniquités, à se corriger de leurs vices & de leurs déréglements, à faire du bien réel à la Société.

Ainsi le Dieu redoutable que les Prêtres avoient imaginé ne put servir à mettre un frein aux excès des méchants, parce que ces mêmes Prêtres se sont réservé le pouvoir de désarmer sa colere : on compta donc sur leurs secours ; l'on persista dans le crime, & l'on ne se corrigea presque jamais.

Pour se convaincre de ce que j'avance, mon R. P., il ne faut que jeter les yeux sur tout ce qui se passe autour de nous. Nous voyons la Société remplie d'une infinité d'hommes vicieux & débauchés, d'adulteres, d'ambitieux, d'avares, de voleurs, de juges iniques, de courtisans corrompus, de grands qui oppriment, de traitants qui foulent le pauvre, &c. qui tous sont religieux & même dévots, qui remplissent avec scrupule les devoirs qu'on leur impose, qui vont exactement à la Messe, qui se confessent & communient

plus ou moins fréquemment, qui font maigre en carême; & qui n'en font pas moins des hommes sans mœurs réelles & sans vertus. Quant à ceux qui négligent ces devoirs superstitieux pour se livrer à leurs déréglements, ils ne sont point des incrédules pour cela; ils espérent toujours se réconcilier un jour avec la divinité; ils ont appris de leurs Prêtres qu'un *bon peccavi* suffisoit pour rentrer en grace, & que des largesses faites à l'Eglise adouciront pour eux la rigueur du juge courroucé.

L'expérience nous prouve tous les jours la vérité de ce que j'avance. Peu de gens parmi nous manquent de foi, mais presque tous manquent de mœurs. En effet il n'y a qu'un très-petit nombre d'incrédules dans toutes les nations, si on les compare à la multitude de ceux qui croient à ce que disent les Prêtres: presque tous les Chrétiens sont dans la ferme croyance qu'il existe un Dieu sévere, qui punira éternellement par des supplices affreux ceux qui auront encouru sa colere; en sont-ils meilleurs pour cela? vous n'oserez point le dire, mon R. P.: vos Prédicateurs s'en plaignent eux-mêmes; ils déclament de beaux discours contre la corruption du siecle; il parlent sans cesse

des vengeances céleſtes ; ils ſont des tableaux révoltants des tourments de l'enfer : & rien ne diminue le nombre des coupables, rien n'arrête la fougue des paſſions. De l'aveu de nos Prêtres eux-mêmes, rien de plus rare que les converſions ſinceres : on remet toujours à changer de vie à la mort ; & pour lors ces merveilleuſes converſions ne ſont avantageuſes qu'à l'Egliſe & inutiles à la Société.

Que dis-je ! les plus grands ſcélérats ont preſque toujours de la religion ; ils connoiſſent ſes menaces ; ils ont entendu parler de l'enfer, des démons, des ſupplices éternels : cela ne les a point empêchés de voler, d'aſſaſſiner, de troubler la ſociété par leurs crimes ; ils *ont* eſpéré ſe réconcilier un jour avec le Dieu terrible qu'ils outragent ; & quand nous les voyons paſſer pour ſubir la peine que les loix leur infligent, nous les voyons baiſer avec ardeur le crucifix qu'un confeſſeur leur préſente.

Enfin ces Prêtres, ces Miniſtres d'un Dieu terrible, qui nous entretiennent de ſes vengeances, ſont-ils meilleurs que les autres hommes ? Si pluſieurs d'entre eux ſont détrompés au fond du cœur des notions de leur religion, je penſe au moins *qu'il* en eſt un grand nombre qui ne ſont

point dans ce cas, & qui sont, ainsi que leurs sectateurs ignorants, les dupes de leurs opinions : cependant ils n'agissent point en conséquence; ils ne montrent point par leur conduite qu'ils craignent un Dieu vengeur; & pour peu qu'on ait, comme moi, parcouru l'Espagne, le Portugal & l'Italie; on demeurera convaincu que les Prêtres, dans les pays où ils ont le plus de pouvoir & les peuples le moins de lumieres, sont des monstres de débauche, de luxure, de trahisons, de cruauté. Ces hommes qui parlent de l'enfer aux autres devroient au moins le voir ouvert sous leurs pieds : cependant ils n'y songent guere, ils vivent tranquilles dans le déréglement & dans le crime; & ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a remarqué, qu'un mauvais Prêtre est le plus méchant des hommes.

Voilà donc, mon R. P., les effets de ces craintes salutaires que votre religion inspire! Elles ne servent à rien; elles ne contiennent pas même ceux qui en paroissent le plus fortement persuadés. Disons plutôt, comme je l'ai fait voir ci-devant, que l'éternité des peines de l'autre vie est un de ces dogmes inconcevables que presque tout le monde adopte,

ſans en être réellement convaincu. A quoi ſert-il donc d'imaginer un Dieu qui pouſſe juſqu'à l'excès & juſqu'à l'injuſtice ſes vengeances déraiſonnables? Il ne ſert qu'à troubler & allarmer des ames timides & foibles, qui même ſans cela ne ſe livreroient point au crime; il ſert encore ſur-tout à faire reſpecter ſes Prêtres, à leur procurer des richeſſes pour des expiations, des réconciliations, des négociations avec l'éternel: du reſte il ne ſert à rien pour corriger les hommes, pour contenir leurs paſſions, pour les tirer de leurs vices & de leurs mauvaiſes habitudes, auxquels ils ne renoncent communément qu'à la mort, c'eſt-à-dire, quand ils ſont hors d'état de mal faire.

Argument démonſtratif.

Tout ce qui tend à ſemer la diſcorde parmi les hommes, & à leur donner des idées fauſſes de la Divinité, eſt nuiſible à la ſaine Morale:

Toutes les religions factices diviſent les hommes, & leur donnent des idées fauſſes de la Divinité;

D'où il ſuit que toutes les religions factices ſont contraires à la Morale, *ou* du moins lui ſont totalement inutiles.

Je crois, mon R. P., avoir ſuffiſamment

prouvé ce que j'avance ici dans le cours de cet écrit: il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre que les hommes sont très-partagés d'opinions sur le compte de la Religion, & que la diversité de ces opinions n'est propre qu'à les éloigner les uns des autres & leur inspirer des animosités très-fortes, qui, fomentées par des imposteurs, finissent communément par intéresser la tranquillité publique, & souvent par mettre les Etats en danger. Il n'y a que des vérités claires & sensibles qui soient capables de convaincre tous les hommes & de les mettre d'accord. Les mensonges & les rêveries, dont toutes les religions factices sont remplies, ne produiront jamais cet effet: chaque menteur aura toujours sa propre façon de mentir; chaque fanatique aura sa façon de rêver, ou d'être dans le délire; ainsi point d'union entre les différénts interpretes de la Divinité, dont l'imposture sera toujours l'unique métier. En conséquence point d'union entre leurs sectateurs, qui, s'ils persécutent ou sont persécutés, divisent les Sociétés politiques & donnent lieu à ces guerres de religion, qui, comme on sait, ont toujours été les plus cruelles de toutes.

C'est donc bien faussement que l'on

ſuites & par un Clergé ambitieux contre les Huguenots. C'eſt pour contenter leur frénéſie que ſe ſont faites ces guerres civiles qui longtemps ont fait ruiſſeler le ſang par tout le Royaume ; c'eſt pour les réjouir que s'eſt fait *le maſſacre de la Saint Barthelemy*, qui nous couvre d'opprobre aux yeux des nations ; c'eſt à leur fureur que deux de nos Rois ont été immolés ; c'eſt pour leur faire plaiſir que dans des terres plus proches de nous un grand Prince, ſéduit par des impoſteurs qui ne veulent pas que l'on ſoit citoyen ſi l'on n'eſt point leur eſclave, a fait perſécuter, exterminer ou chaſſer de ſes Etats des ſujets dont il n'eût eu rien à craindre ſi on les eût laiſſés en paix : quelles que fuſſent leurs opinions, ils euſſent ſans doute été cent fois plus utiles au Royaume, que ces légions de Prêtres & de Moines qui le dévorent ſans lui procurer aucuns avantages réels, & même pour ne lui faire que du mal.

Il eſt aiſé de voir d'où ſont venues toutes ces calamités dont tant d'Etats ont été affligés depuis tant de ſiecles. Les Miniſtres de la religion ont ſu lier leurs intérêts à ceux des Princes ; ils leur ont fauſſement perſuadé que leur pouvoir étoit attaché à celui de l'Egliſe, & que ſi l'on

ne pensoit pas comme eux l'on ne pouvoit être ni bon citoyen, ni sujet fidele & soumis. Ces imposteurs se sont bien gardés de dire que c'étoient eux-mêmes qui, par leurs prédications fanatiques, par les animosités qu'ils inspirent dès l'enfance, par les tyrannies qu'ils exercent, sement continuellement le trouble, alienent les cœurs des sujets hétérodoxes, & souvent forcent des citoyens honnêtes à se soulever contre un Gouvernement partial, qui ne se fait connoître à eux que par de mauvais traitements. Ce sont des Moines & des Prêtres fanatiques, que le Gouvernement ne retient point, & à qui au contraire il laisse trop de pouvoir, qui, abusant de ce pouvoir, produisent des soulévements qu'on fait passer à la Cour pour des effets d'un esprit de révolte dans les Protestants. J'ai été cent fois témoin de ce que j'avance. Si les Prêtres de l'Eglise dominante n'avoient pas le droit d'invectiver, d'animer leurs auditeurs, de vexer ceux qui leur déplaisent, le Roi n'auroit jamais rien à craindre des sujets qui ne pensent pas comme lui.

Ainsi rien n'est plus faux, mon R. P., que de prétendre qu'une religion factice soit le plus ferme appui de la Politique. Les Prêtres ne favorisent le pouvoir du

Prince qu'autant que le pouvoir du Prince soutient leurs propres intérêts : quand le Prince a la foiblesse de soutenir les intérêts des ministres de l'Eglise, il devient lui-même, aux dépens du bien-être de son pays, le ministre de leurs passions, de leurs vengeances, de leur cupidité, de leur ambition : s'il refuse de s'y prêter, ils chercheront à lui nuire, & profiteront de l'empire fatal que trop souvent le Gouvernement leur laisse prendre, pour exciter du trouble, pour allumer les flambeaux de la discorde, & pour ébranler le Gouvernement lui-même.

On demandera, sans doute, comment remédier à ces inconvénients ? Je n'y connois qu'un seul remede ; & c'est le Souverain qui en est le dépositaire. Qu'il établisse la *Tolérance* dans son pays ; qu'il permette à chacun de penser comme il voudra, pourvu qu'il agisse d'une façon avantageuse à la Société, ou qu'il ne nuise à personne ; qu'il ne tyrannise point la pensée ; qu'il ne souffre point qu'on la tyrannise ; qu'il ôte pour toujours aux Prêtres le droit de vexer leurs concitoyens pour leurs opinions ; que jamais il ne se mêle de leurs disputes ; qu'il laisse Dieu seul juge dans sa propre cause ; & qu'il laisse des Prêtres, également fourbes ou

insensés

insensés de part & d'autre, se quereller à leur aise sur des matieres qu'ils n'entendent pas.

Enfin, pour prévenir les mauvais effets de la superstition & du fanatisme sacerdotal, que le Souverain fasse enseigner une Morale saine & philosophique, dont les principes sûrs & invariables ne soient point soumis aux caprices des hommes & aux volontés d'un faux Dieu, que ses Prêtres rendront toujours cruel, injuste & bizarre. Qu'à l'aide des récompenses, des distinctions, des richesses, des honneurs, il invite ses sujets à s'éclairer, à se dégager des préjugés, à éclairer les autres, à pratiquer la vertu, à remplir leurs devoirs réels, à être bons sujets, bons citoyens, bons peres de famille, bons parents, bons amis, & à montrer de la probité dans tous les états de la vie.

Que le gouvernement, cessant d'être partial & injuste pour quelques-uns des citoyens qui ne sont point dans les mêmes principes religieux que le Prince, leur fasse aimer un Etat qui fait également du bien à quiconque sait bien le servir. Qu'il ne viole plus à leur égard cette premiere loi de la raison, qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes. En un

mot, que le Prince équitable montre à tous ses sujets l'exemple de l'équité; qu'il ne permette point qu'on opprime personne pour sa façon de penser, quand sa façon d'agir ne nuira point à la Société; qu'au lieu de punir des opinions, que l'on n'est point le maître d'avoir ou de n'avoir point, l'on punisse tous ceux qui troublent le repos de leurs concitoyens; que l'on châtie ces sujets turbulents dont la discorde est l'élément; que par des loix séveres l'on contienne les crimes qui dérangent l'ordre public, & qui mettent en danger les personnes & les biens que le Prince doit protéger; que l'on punisse & que l'on montre du mepris aux débauchés, aux adulteres, aux *intempérants*, aux menteurs de toute espece, à ceux qui manquent de bonne foi, aux traîtres : & peu-à-peu l'empire des mœurs s'établira de lui-même sur les ruines de la superstition qui, comme on a vu, ne peut rien contre les passions des hommes, & qui même ne sert qu'à les porter à des excès très-nuisibles à la Morale.

C'est par ces moyens que l'on peut parvenir peu-à-peu à faire revenir les nations de leur égarements, à les amener à la vertu, à les détromper de leurs superstitions, à fermer la bouche à leurs

Prêtres, qui, loin de les guider vers le bonheur, les égarent sans cesse au gré de leurs intérêts. C'est ainsi que sur les ruines des religions factices l'on élevera l'édifice de la religion naturelle, dont les précéptes sont les mêmes que ceux de la Morale, & sont propres à convaincre les esprits de tous les hommes.

Cette Religion universelle nous donne des idées vraies de la Divinité. Elle nous montre l'Etre suprême comme parfait, comme infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment juste, enfin comme totalement exempt des vices & des imperfections dont ses prétendus ministres ont voulu ternir son éclat. Ce Dieu créateur de toutes choses est l'auteur de la nature, à laquelle il commande, dont il a fait les loix, dont il a réglé l'ordre. Par conséquent il est l'auteur des hommes, il est l'auteur de la Société, il aime son bonheur, il l'attache à l'ordre; & cet ordre dépend de la fidélité avec laquelle chacun des membres remplit ses devoirs moraux dans la sphere qu'il occupe.

Nous n'avons donc pas besoin de recourir à des révélations trompeuses, à des interpretes du ciel, à des Prêtres pour découvrir les vues de la Providence. Il

n'eſt pas néceſſaire de nous promettre des récompenſes dont nous n'avons point d'idées, ni de nous faire des menaces effrayantes pour nous faire remplir nos vrais devoirs, auxquels notre bien-être eſt toujours attaché. Le Tout-Puiſſant, qui regle nos deſtinées, nous punit & nous récompenſe dans ce monde: nous ſommes malheureux quand nous faiſons le mal; nous ſommes heureux quand nous faiſons le bien: la Société ſe detruit par l'excès de nos vices; la Société proſpere quand ſes membres ſont vertueux. Chaque homme ne peche jamais impunément: il eſt forcé par ſes remords au repentir; il eſt forcé par ſes beſoins, de mériter l'affection des autres; il eſt forcé de rougir, quand au fond de ſon cœur il ſe rend le témoignage qu'il ne mérite que leur mépris ou leur haine; il s'applaudit lui-même quand il ſait qu'il a mérité leur amour; il eſt applaudi des autres, il en eſt chéri & reſpecté, quand ils éprouvent le bien qu'il leur fait.

Cette Religion, révélée par la nature à tout être raiſonnable, parle le même langage à tous les hommes; elle ſeroit plus écoutée & mieux connue ſi la tyrannie & les cris des religions factices n'étouffoient point ſa voix, & ſi les paſſions des

hommes ne les empêchoient souvent de l'entendre. Ils sont toujours punis de leur surdité opiniâtre; ils ne sont récompensés ou heureux que lorsqu'ils sont dociles.

Cette voix de la nature & de la raison parle sur le même ton à tous les habitants de la terre; elle dit aux Souverains d'être justes, de regner par l'équité, de faire du bien aux peuples s'ils veulent mériter leur amour & se couvrir de gloire; elle dit aux sujets d'obéir à des loix qui tendent au maintien de la Société, qui les protegent & qui font leur sûreté; elle dit aux Epoux de s'aimer & de fuir pour leur intérêt mutuel ces querelles, ces discordes, ces adulteres qui pourroient les désunir; elle dit au Pere de famille de chérir ses enfants, de les élever avec soin, de leur inspirer de bonne heure les sentiments que dans la vieillesse il sera bien aise de retrouver en eux; elle dit aux amis d'entretenir avec soin le feu sacré de l'amitié; aux associés d'être fideles à leurs engagements; à tous les hommes d'être justes, humains & bienfaisants envers tous les êtres de leur espece, s'ils veulent s'attirer de leur part les sentiments qu'ils exigent pour se rendre heureux ici-bas.

Enfin cette Religion de la nature parle

d'une façon intelligible à tous ceux qui voudront la consulter dans le fond de leur propre cœur. Quelles que soient leurs spéculations, les hommes seront forcés de sentir qu'ils ont besoin les uns des autres, qu'ils ne sont dans la Société que pour se prêter des secours mutuels, que la Société ne leur est avantageuse que lorsque la vertu y regne. Ils seront obligés de reconnoître que la justice la maintient, que la bienfaisance la rend agréable, que l'humanité est le lien général qui unit tous les hommes entre eux, que l'indulgence est nécessaire entre des créatures foibles & sujettes à des passions, à des erreurs, à des foiblesses, & nécessairement inégales pour les facultés de l'esprit.

En faisant réflexion aux conséquences des vices chacun s'appercevra facilement, que pour son propre avantage il doit pratiquer la tempérance, modérer ses plaisirs, s'abstenir de ce qui peut endommager sa santé, enfin ne rien faire qui l'expose à la haine ou au mépris de ses associés, ni aux reproches de sa propre conscience, qui pour un ame honnête sont un châtiment aussi rigoureux que les supplices décernés par les loix le sont pour ceux qui n'ont point reçu de bons principes.

Les préceptes ſi ſimples & ſi vrais de cette Religion de la nature ſont faits pour être ſentis par les Chrétiens & les Payens, les Mahométans & les Chinois, les Proteſtants & les Papiſtes. Que dis-je! Les Athées eux-mêmes, quelles que ſoient les erreurs de leurs ſpéculations, ne peuvent ſe refuſer aux leçons preſſantes de la nature & de la raiſon; ils ne peuvent s'empêcher de reconnoître ce qu'ils doivent à leurs ſemblables, le beſoin qu'ils ont d'eux, les moyens néceſſaires pour ſe les rendre favorables, en un mot ce qu'il faut faire pour vivre heureux, pour être aimés & conſidérés dans la Société dont ils ſont membres. Je vais plus loin, & je prétends qu'un Athée, c'eſt-à-dire, un homme qui nie formellement l'exiſtence d'un Dieu, peut avoir des motifs plus réels & plus ſolides pour pratiquer les vertus ſociales & pour remplir les devoirs de la Morale, que tous ces ſuperſtitieux qui ne connoiſſent d'autres vertus que les vertus inutiles de leur religion factice, d'autre Morale que celle de leurs Prêtres, qui la font plier à leurs propres paſſions, & qui la fondent ſur une fauſſe Divinité qu'ils ſuppoſent injuſte, partiale, cruelle, capricieuſe & changeante ſuivant leurs intérêts, à qui ils ſont ſi

souvent ordonner les actions les plus noires, & au nom de laquelle ils font commettre les choses les plus destructives pour la Société.

Oui, je le répete, il vaudroit mieux ne point admettre un Dieu, que d'en admettre un qui fût méchant, bizarre, injuste; qui exigeât qu'on lui sacrifiât la raison qu'il a donnée à ses créatures pour les guider, qu'on se refusât aux biens qu'il leur procure; que l'on étouffât les penchants invincibles de la nature, dont il est l'auteur, pour s'étudier à se rendre malheureux. *S'il* *étoit* possible d'outrager ou d'offenser un Etre dont rien ne peut troubler la félicité, on l'offenseroit bien moins en doutant de son existence, on même en la niant tout-à-fait, qu'en lui attribuant des imperfections & des vices que nous sommes forcés de détester dans nos semblables. Les Prêtres, en faisant un Dieu barbare, sont de vrais blasphémateurs; ce sont eux qui forcent bien des gens à recourir à l'Athéisme, pour tâcher d'anéantir, s'il est possible, dans leur esprit jusqu'à l'idée d'un Etre à qui l'on ne peut songer sans trembler. Ce sont ces Prêtres qui rendent l'existence de Dieu douteuse & problématique, en *lui* attachant des idées totalement incom-

patibles, qui impliquent contradiction; qui se détruisent les unes les autres.

En effet, mon R. P., je soutiens qu'il est impossible de se faire aucune idée fixe du Dieu que les Théologiens nous annoncent. Qu'est-ce qu'un Dieu bon, qui veut le bien de ses créatures, & qui en même temps les tente ou leur tend des pieges, qui les châtie pour y être succombées, qui leur donne des foiblesses pour avoir droit de les punir, qui les punit éternellement pour des fautes commises pendant le temps, qui ne met aucunes bornes à sa cruauté? Peut-on appeller juste un Dieu partial, qui ne se fait connoître qu'à une très-petite portion du genre humain, qui punit tout le reste pour l'avoir méconnu, qui s'offense des erreurs involontaires de la pensée, qui ordonne le trouble, le vol, l'assassinat, les persécutions? Est-ce bien un Dieu sage que l'on annonce, quand on nous ordonne de sa part de renoncer à la raison, en même temps qu'on nous dit que cette raison est un présent de Dieu, une émanation de sa sagesse, un rayon de la Divinité? Comment veut-on que je croie un Dieu bienfaisant, quand on me dit qu'il m'interdit l'usage des biens & des plaisirs, dans lesquels on veut que

j'admire ses soins paternels & sa providence vigilante? Est-il possible qu'un Dieu bienfaisant se plaise à éprouver, à voir souffrir ses créatures, à contempler leurs penitences, à se réjouir de leurs larmes, & prenne un plaisir barbare dans les maux qu'elles se font?

Non, mon R. P., j'ose avancer que tout ce que les religions factices nous disent de Dieu, tend visiblement à rendre son existence douteuse, & même à l'anéantir totalement dans l'esprit de bien des gens. C'est à eux-mêmes que les Théologiens doivent s'en prendre s'il existe des sceptiques ou des athées. Il seroit en effet aisé de prouver que toutes les pratiques religieuses que les Prêtres ont imaginées, toutes leurs cérémonies, tous leurs mysteres, tous leurs dogmes, supposent dans la Divinité des qualités humaines & des imperfections incompatibles avec l'essence divine, par où j'entends un Etre absolument parfait. Sans entrer dans un détail qui pourroit me mener trop loin, les prieres, les offrandes, les sacrifices, que l'on regarde comme les premiers devoirs envers Dieu dans toute religion factice, ne supposent-ils pas une Divinité qui oublie ses créatures, qui les néglige, qui est avide de

leurs biens ; qui les leur envie, en un mot, un Etre peu sage, que l'on peut gagner par des présents, dont on peut changer les arrêts ?

S'il est imprudent & téméraire de nier l'existence d'un Dieu parce qu'il a été défiguré par des hommes trompeurs & intéressés, qui en ont ou qui en donnent de fausses idées ; il ne seroit pas moins absurde d'admettre sur leur parole un Dieu qui répugne au bon sens. Le Dieu des Prêtres ne peut être le Dieu de l'homme sage, de l'homme honnête, de l'homme désintéressé. Son Dieu est une intelligence parfaite, non susceptible de foiblesses, dont la sagesse & la puissance se montrent dans ses œuvres, dont les volontés se manifestent clairement dans les loix nécessaires qu'il établit dans la nature. Cette intelligence sage ne peut ordonner ce que nous appellons des folies ; sa toute-puissance ne nous permet point de la croire susceptible de malice, de vengeance, de cruauté, qui supposent toujours de la foiblesse & de la crainte ; ses loix doivent être claires & sensibles pour tous les Etres, qui doivent être forcés de les exécuter.

Les hommes sont les créatures de Dieu ; ils sont l'ouvrage de ses mains ; ils sont

soumis à sa volonté suprême; ils ont reçu la raison de lui pour la découvrir, ils sont forcés de l'exécuter; c'est là-dessus que sont fondés leurs devoirs envers Dieu. Dieu a imprimé à l'homme un desir constant d'être heureux; c'est-là où tendent toutes ses passions. En conséquence de ce desir il a besoin pour son propre bonheur de vivre en société, pour être plus heureux qu'il ne pourroit être tout seul. Les secours des autres hommes lui procurent des avantages qu'il n'auroit point s'il vivoit isolé. Il a donc besoin de ses sémblables pour son propre bonheur: mais ceux-ci ne s'intéressent à son bonheur qu'autant qu'il s'intéresse lui-même à leur propre bien-*être; ils* l'aiment, ils l'honorent, ils *lui* rendent des services à proportion qu'ils voient en lui les dispositions qu'ils desirent. Voilà le fondement de tous les devoirs de l'homme. Ils sont, comme on voit, originairement fondés sur la volonté Divine qui a fait l'homme, qui l'a rendu sociable, qui voulut que la société le rendît heureux, & qu'il travaillât lui-même au bonheur de la société. Ainsi les devoirs de l'homme envers les Etres qui vivent en société avec lui, ont pour fondement & pour ba*se la* volonté de Dieu-même, qui a fait

l'homme ſociable, ou qui voulut qu'il vécût en ſociété.

Les devoirs de l'homme envers lui-même ſont pareillement fondés ſur la volonté Divine. Dieu en donnant à l'homme le deſir d'être heureux & de ſe conſerver, lui a donné la raiſon qui lui en fait découvrir les moyens; ces moyens ſont d'éviter tout ce qui peut lui nuire, de s'abstenir des excès qui peuvent nuire à ſon être, de s'interdire les plaiſirs dangereux, de réſiſter à ſes paſſions inconſidérées, en un mot de ne rien faire qui puiſſe mettre ſa ſanté, ſon bien-être, ſa vie en péril, ni l'expoſer au mépris ou à la haine de ceux avec qui il eſt forcé de vivre, & dont les ſecours lui ſont néceſſaires à chaque inſtant.

Il eſt donc évident que c'eſt remplir les vues de la Providence que de travailler au bonheur de la Société & de travailler au ſien propre, & que c'eſt agir contre ſes ordres que d'agir d'une façon contraire. Ainſi nous violons la loi de Dieu toutes les fois que nous nuiſons à la Société ou à nous-mêmes, & nous en ſommes néceſſairement punis par le mal que nous nous faiſons, par les remords que nous éprouvons, par le déſordre qui arrive dans la Société, qui, quand elle eſt

désordonnée ne peut plus contribuer à notre bonheur propre. D'un autre côté nous sommes heureux quand nous prenons les moyens de rendre la Société heureuse; son bonheur & son malheur réjaillissent toujours sur nous-mêmes, & nous sommes toujours les premieres victimes de nos passions quand nous les écoutons aux dépens de notre bien-être durable. Telle est la *Sanction* de la Loi divine; c'est ainsi que Dieu, dès ce monde, récompense ou punit ceux qui sont fideles à remplir ses vues, que la raison fait connoître à tout homme qui voudra la consulter: il y trouvera tout ce qu'il faut pour se conduire ici-bas; elle le guidera plus sûrement que ces religions factices inventées par les Prêtres, qui sacrifient si souvent le bonheur public & celui des individus à leurs propres intérêts; il y trouvera des regles sûres pour bien agir dans tous les cas, quelles que soient d'ailleurs ses spéculations métaphysiques; en un mot il y découvrira ce qu'il doit à ses semblables, ce qu'il se doit à lui-même, & en s'y conformant il s'acquitera de ce qu'il doit au Dieu qui l'a créé; il remplira donc les devoirs de la vraie Religion, de la Religion naturelle, de la Religion universelle, qui n'est autre que la Morale faite

pour toute l'espece humaine, qui ne peut être sujette à dispute, & qui jamais ne peut conseiller de nuire au genre humain.

Voilà ma Religion, mon R. P.: tout être raisonnable, quels que soient ses préjugés ou ses opinions, sera forcé de l'approuver & de souscrire à ma profession de foi: elle convient à tout honnête homme, de quelque pays & de quelque religion qu'il soit. Pour peu qu'on veuille la méditer, on sentira qu'elle suffit pour régler la conduite des personnes sensées; & les principes généraux que je viens d'établir prouveront, que si j'attaque avec force les préjugés reçus, c'est pour leur substituer des vérités qui ne peuvent être contestées (*) & que j'espere avec le temps pouvoir mettre dans tout leur jour. En attendant, ce que j'ai dit doit suffire pour vous prouver que mon incrédulité n'est point fondée sur le libertinage, sur la malice de mon cœur, sur la corruption des mœurs. L'âge, la réflexion & des infirmités fréquentes, ont

(*) Les principes de ma Morale sont plus amplement développés dans un autre ouvrage que je destine uniquement à cet objet, où je ferai voir l'indépendance de la Morale de toute religion factice, qui ne peut jamais que nuire à la Morale universelle ou à la religion de la nature.

calmé mes passions : je vis dans la ret
& sans ambition, au milieu de ma fa
& de quelques amis, qui me rendent
reux & dont le bonheur m'intéresse.
fortune honnête suffit pour contenter
desirs, & même pour me procure
vantage de secourir la misere dans
semblables ; je vis tranquille, depui
j'ai banni de mon esprit les fantôme
l'erreur y avoit enfantés ; j'attends,
trembler, la mort comme un terme
vitable que l'Auteur de la nature a fi
tous les Etres ; cette mort ne peut
effrayer celui qui sait que son so
dans les mains d'un Etre infiniment
fait dont la sagesse, la bonté, la j
ce, ne peuvent être mêlées d'aucun
perfection, ni jamais se démentir.

à L..... le 18. *Mars* 1

FIN.